
FARIDA BELGHOUL

GEORGETTE !

Roman



barrault

Directrice littéraire
Betty Mialet

PREMIERE PARTIE

Si vous souhaitez être tenu au courant de la publication de nos ouvrages, il vous suffit d'en faire la demande aux Éditions Bernard Barrault, 79, avenue Denfert-Rochereau, Paris 14^e.

Éditions Bernard Barrault, 1986 ISBN 2-
7360-00501

La sonne cloche... Non, la cloche sonne. J'aime pas l'école. Surtout, c'est la récréation que je déteste. Elle est trop longue. A pied, elle dure cinq tours de cour. Je tourne et je marche en rond tout ce temps-là. J'ai peur de quelque chose, je le sens autour. Alors je marche.

Je me promène d'une certaine façon. Un pied devant l'autre, évidemment. Mais j'ai le dos courbé, mes yeux regardent par terre. Je fronce les sourcils et je croise les doigts dans mon dos. Je marche comme un vieux de soixante-dix ans. C'est une raison de me respecter. En vérité, j'ai sept ans.

Je vais à ma place dans la file, sans me presser, en surveillant autour si on me remar-

que. Les autres, comme d'habitude, me dépassent en courant. La plus grosse de la classe se cogne sur moi. C'est incroyable dans cette école! Les filles bousculent les vieux et la maîtresse ne les punit même pas! J'arrive quand elles sont toutes rangées. Jamais je me place avant les autres. Je tourne dans la cour jusqu'au dernier moment.

La maîtresse n'est pas encore sous le préau. Je prends la main de ma voisine qui a les doigts pourris. La pauvre! Ses parents l'attendaient sur terre normale et bien faite. Elle a d'abord sorti la tête, ensuite elle est restée coincée. Elle a refusé de leur montrer ses mains. Encore heureux que la petite n'était pas bête. Elle s'est décidée d'un coup et elle est sortie les yeux fermés.

— Je vais pas me cacher toute ma vie !

Son père, les yeux écarquillés, a tout compris : les doigts de sa fille, tout minus et sans ongle, étaient collés les uns aux autres, sauf deux ou trois par hasard. Elle a souri de toutes ses dents et ses parents lui ont pardonné le sale coup. J'en suis pas sûre mais je lui exige aucune explication. Je suis pas une rapporteuse ni, encore moins, une sale curieuse. Je me surveille tout le temps.

Ma voisine de rang n'est pas celle de ma table. Je suis seule à mon pupitre. Si, par exemple, les

yeux de la maîtresse sont dans ma direction, je peux pas me tromper : c'est bien moi qu'elle regarde. Quand elle s'approche avec la règle, je m'interroge toujours sur la saleté de mes doigts. Mais je vérifie pas, sinon c'est pire. Je me tiens droite et je l'attends.

Elle s'arrête d'abord au pupitre de Mireille. Ma copine ferme les yeux très fort. Ils disparaissent et, à la place, ils font deux petits trous du cul sur sa figure... Paf ! La maîtresse a visé juste et Mireille n'a pas bougé. Elle s'excuse de ses doigts sales et la maîtresse en cherche d'autres.

Souvent, mes ongles sont propres. Et là aussi, je m'inquiète! Pourtant, ils sont toujours corrects sauf si je tombe dans la cour, à cause d'une gosse !

La maîtresse est tout près. Elle me sourit, je tends mon bras. Elle lève la règle en l'air, je le retire. Je suis moins courageuse que Mireille. Surtout, ça me dégoûte qu'une maîtresse qui se méfie de moi me frappe. Elle reste souriante et calme, elle essaye une seconde fois... Paf! C'est un coup sec et violent. Elle est très efficace quand on bouge pas. Derrière ses dents, je vois le bout de sa langue.

Je suis dans mon lit ce soir-là, je dors pas. Mon grand frère ronfle et au-dessus de sa tête des voisins se disputent. J'ai dans les yeux le sourire bizarre de la maîtresse. Il est gentil et

doux. Elle tape sec sur les doigts de toute la classe ; à moi, en plus, elle me sourit !

Je remue sans arrêt mon pied, l'un après l'autre. Et toute la nuit, je cherche. Je creuse ma petite tête. Je fouille dans ma cervelle. Le sourire de la maîtresse m'empêche de dormir mais je découvre rien.

Je serre dans ma main les doigts pourris de ma voisine. La maîtresse sous le préau compte les élèves.

— Je ne veux voir qu'une seule tête ! La main cassée de la fille se tortille dans la mienne. Je tire son bras.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ta façon de marcher...

Je suis fière. Elle l'a remarquée !

— Ça se voit que t'es l'arabe comme tu marches !

Je lâche sa main. Je lui réponds même pas. Je marche comme un vieux : je le fais exprès ! Elle ignore le respect, celle-là ! Je marche pas comme son copain. C'est pas vrai ! Je l'ai jamais vu. D'où je le connais ! C'est impossible de copier sur un inconnu ! Des vieux, au contraire, je les rencontre tous les matins. Ils sont plein dans ma rue. C'est sur eux que je prends le modèle. Et encore plus, mon père qui est mon

ami, ne marche pas du tout : il est toujours en vélo. Trois fois supplémentaires, ma mère ne marche pas non plus : elle court. Elle raconte n'importe quoi, celle-là ! Je lui dis pas, moi, qu'elle a les mains pourries.

La maîtresse s'arrête devant l'entrée de la classe. On se range une par une en file indienne. Petit à petit, on rentre. Chacune courbe la tête et fait la révérence. Je regarde mes ongles en douce, cachée dans le dos d'une fille : ils sont propres. J'attends mon tour, tranquille et calme. Les autres rechignent comme d'habitude. La maîtresse les regarde sans un mot mais je vois bien qu'elle n'est pas très contente. A force, elle s'habitue aux mauvaises salutations de la classe. Mille fois, elle a grondé là-dessus et tout le monde s'en foutait, sauf moi. Ma révérence est magnifique. Je veux pas lui manquer de respect. Je suis pas bête !

Je me prépare. Mes cheveux sont attachés et ma blouse est impeccable. J'ai les ongles transparents et aucune crotte dans les deux yeux. Pas de problème. Si ! Mes chaussettes sont pas de la même couleur. J'en ai une verte et l'autre est rouge !

Ce matin, je l'ai pas retrouvée... Je fouille partout : rien. J'abandonne mon lait et ma tartine, je cherche encore. Tant pis si je grossis pas aujourd'hui ! Je trouve celle-là : une rouge.

Elle a pas de sœur non plus mais c'est pas grave. Deux orphelines ensemble et j'ai une paire ! Je regarde le résultat aux pieds : il est pas formidable. Deux orphelines malgré tout c'est pas une même famille !

J'enlève ma jupe, je la remplace par mon survêtement et du coup, mes chaussettes disparaissent. Je montre en riant l'astuce à ma mère.

— Si t'as pas froid aux pieds, c'est l' principal!

Mais oui! J'ai le survêtement dessus! Ma mère est seule dans la combine. Pourquoi je m'inquiète? La maîtresse n'était pas là, elle habite pas à la maison. Je suis idiote ou quoi !

C'est mon tour. Je la salue et je fais une révérence au poil. Je l'honore des pieds à la tête. Je lève les yeux et j'attends son compliment.

Elle me sourit.

Je me tourne ailleurs et j'entre en classe. C'est incroyable ! Mes chaussettes sont invisibles. Je les cache sous mes affaires et je marche dans des baskets montantes. Pourtant, elle a deviné que j'ai des orphelines aux pieds !

Je m'asseois et je cogne sur mon cartable. J'ai chaud au ventre et je brûle aux joues. J'arrête de faire du bruit. Non ! Elle a rien remarqué : ni mes chaussettes ni ma révérence. Pourtant,

celle-là, je la cache pas. Elle était gênée de favoriser une seule élève, c'est normal. Une révérence correcte, un âne en est capable tout seul. Au contraire, une écriture belle et soignée, c'est autre chose !

Mon pupitre a deux trous sur les côtés. D'habitude, ils sont vides. Ce coup-ci, je vois un objet comme un verre dans chaque trou. Je les touche au bord. Ils sont jolis. C'est une surprise de la maîtresse? Finalement, elle est gentille. Elle installe des cadeaux sur nos tables pendant la récréation. J'ai l'air bête si je demande pourquoi. Les petits verres c'est utile, voilà. Je cherche aucune explication ailleurs. Si une fille pose une question là-dessus, j'écouterai la réponse. Sinon, je reste à ma place. Je veux toujours me faire remarquer comme une imbécile.

Je sors de ma trousse mon crayon noir.

Un jour, je le demande à ma mère.

— La maîtresse a commandé un crayon mine HB.

— Oui, j'l'achète tout à l'heure... Elle revient avec dans son sac trois crayons.

— Si tu perdes un, tu peux l' changer.

Mon père est témoin.

— Oui, c'est très bien. Faut pas qu'on dise qu' tu manques de quelque chose. Y'a pas d'

problème. Moi, j' travaille pour ça. Plus tard, c'est toi qui s'ra quelqu'un. C'est toi qui commande. Tu dis quel crayon il faut.

J'ouvre ma trousse. J'en choisis un et je le range à l'intérieur. Ensuite, comme mon frère est un voleur, j'irai cacher les deux autres sous mon matelas. Je les regarde : ils sont vraiment très beaux. Leur petite tête en gomme... Non ! Ils ont des mines 2H ! Elle est bête ma mère ou quoi ? HB c'est HB, c'est pas 2H ! Je lui explique l'erreur. Je recommence encore, plusieurs fois. Elle pige pas.

— L' crayon noir c'est 1' crayon noir!...

Je marche sur place.

— Oui, mais la maîtresse veut...

— Si 1' crayon noir c'est 1' crayon, où il est l'problème ?

— Elle a raison, ta mère... Je marche plus vite.

— Tout ça c'est vrai... Mais les crayons, ils sont 2H ! Ils sont pas HB comme la maîtresse a demandé !

— J' l'ai pas acheté 1' crayon rouge... tu m'l'as demandé un noir... Il est pas noir celui-là ou je suis bête !... T'es pas contente ? Moi, j'vais faire 1' manger !

Mon père s'énerve d'un coup.

— Tu veux 1' crayon pour tes études... Ta mère, elle achète trois ! Et encore, au lieu du

merci, tu cherches les histoires ! J'te fais l'plaisir avec ta mère... Voilà, 1' résultat !

J'arrête de marcher. J'ai envie de m'éclater la tête contre le mur.

— Si ! Je suis très contente, papa... Mais HB c'est pas 2H. Il me regarde droit dans les yeux.

— Tu crois qu' j' comprends rien à tes zaches ! Mais j' comprends tout ! C'est pas ma p'tite morveuse qui va m'apprendre la vie ! C'est pas les zaches qui comptent ! Zache c'est la marque. Y'a des crayons d'la marque Zache, y'a d'autres marques... Demande à ta maîtresse, tu verras !

Je m'asseois sur une chaise derrière moi. Je suis trop fatiguée. Surtout, je suis foutue. Je me tais et j'abandonne l'explication. Sinon, je l'énervé davantage et l'affaire devient plus grave. Il est capable de monter jusqu'au plafond et, tout en haut, il me demande un rendez-vous.

— Alors ? Quoi ? La vérité, c'est pas l'crayon... La vérité, tu fais des bêtises à l'école derrière mon dos et tu m' déshonores ! Lundi prochain, j'travaille pas. Prends l' rendez-vous ! J' fais 1' discuzition avec la maîtresse !

Je suis sur la chaise. Mes jambes marchent dans le vide. Jamais de la vie j'organiserai un rendez-vous entre un idiot et la maîtresse. Je préfère mourir ici, assise, jusqu'à demain

matin. Je préfère être absente en classe tous les jours d'école. En vérité, je suis bête comme mes parents. Cette mine HB obligatoire, j'y comprends rien. Un crayon noir c'est un crayon noir! Pourtant, HB, je suis sûre que c'est pas une marque : la maîtresse fait jamais de réclame.

Le jour où elle a écrit la liste des fournitures, j'étais bien embêtée. Je suis incapable de la lire moi-même ! Une lettre après l'autre, j'y arrive un peu, mais une page entière c'est impossible ! Je suis pas la seule : les autres dans la classe peuvent pas non plus et mes parents ont le même problème. Je suis sortie de l'école; j'ai rien dit à mes copines. On sait jamais ! Si on se dispute, elles dénonceront mes parents à la maîtresse. De force, elle les inscrira en classe et toute la famille crèvera de faim. Mon père peut pas se couper en deux entre l'école et son travail.

J'ai couru à toute vitesse chez ma petite vieille. Elle m'a lu mon carnet d'un coup et je l'ai retenu par cœur. Je l'ai récité jusqu'à la maison et voilà comment je me retrouve encore plus bête devant un père idiot.

— Du moment qu' tu travailles bien à l'école, c'est l'principal. La marque du crayon c'est pas grave.

Il se lève et se prépare pour la prière. Moi, je

reste dans la salle à manger avec mes trois crayons 2H. Je maudis mon père et ma mère de tout mon cœur.

Il s'enferme dans la chambre. Je regarde le sac de ma mère sur le buffet. Elle est dans la cuisine de l'autre côté cachée derrière un mur. J'attends la fin de la prière. Si je fais le mauvais coup pendant, le malheur tombe sur nous. Je patiente. Je suis tranquille et calme.

Je me lève en silence et j'ouvre le sac. Surtout, j'ouvre le porte-monnaie. Je prends cinquante centimes et je pique aussi dix centimes pour un chewing-gum. Je cache l'argent dans ma poche.

— Eh m'man, je descends en bas !

— Oui ! Dis-le à ton frère de venir !

Je cache ma poche avec ma main, je passe de travers devant elle et je cours. Dans la boutique dehors, je l'achète.

Je suis pas une voleuse. Le vol existe pas dans une même famille. Mon père le dit à chaque fois que mon frère m'accuse. Eh oui ! Il est pas idiot, mon père. Ni ma mère non plus. Ils comprennent pas le crayon mais c'est normal. Moi-même, je peux pas leur expliquer.

Maintenant, il est dans mon cartable et dans ma trousse. Je le garderai toute l'année, même pendant les vacances. Je m'en sépare plus jamais. Et si mon frère le pique, je le tuerai à coups de poings.

La maîtresse s'avance vers nous. Elle envoie un sourire à tout le monde. Elle montre ses dents à toute la classe et là, son sourire n'est pas bizarre.

— Vous êtes des grandes filles maintenant... Nous allons passer réellement à l'apprentissage de l'écriture. Qui peut me dire qu'est-ce que signifie le mot apprentissage.

Bernadette donne une réponse juste et parfaite.

— A partir d'aujourd'hui, l'apprentissage se fera au porte-plume. C'est bien plus joli qu'au crayon noir.

Mon doigt au bord du verre a glissé dedans. Un porte-plume ? Et le crayon de toute l'année ! C'est beau aussi une écriture au crayon noir ! Je sors mon doigt. Il est tout bleu et sale. Elle l'a fait exprès ! Elle me jette un porte-plume à la figure et moi, je tombe dans le panneau ! Je me salis la main jusqu'au coude. Le bleu dégouline sur mon bras. Un jour, ma mère a dessiné dans ma main un croissant de lune et une étoile. Le dessin de ma mère était joli et magnifique. Je suis sortie dehors acheter du pain. Là, je l'aimais plus du tout. Je cachais dans ma poche ma main dégueulassée par la terre rouge.

Celui-là c'est pas un beau dessin non plus.

C'est une araignée bleue. Moi, j'en ai jamais eu peur. Mes copines, elles, poussent des cris de souris. C'est un petit animal sur le coin d'un mur, pourtant. C'est pas le diable ! De toute ma vie, je l'ai jamais rencontré une seule fois, celui-là. Mais je connais bien les araignées. Je les écrase souvent à l'école. Mes copines s'installent autour de moi et me regardent. Heureusement, elles s'approchent pas. Sinon, elles gueulent dans mes oreilles et je deviens sourde. Je tue la bestiole et les filles applaudissent ensemble. A ce moment-là, d'autres peureuses arrivent.

Maintenant, c'est terminé ! J'écraserai plus jamais les araignées pour rien. En vérité, les filles m'applaudissent pas ! Elles aiment beaucoup taper dans leurs mains et elles adorent sauter sur leurs pieds, c'est tout. Soi-disant, le diable est mort ! Et elles gigotent comme des fourmis dans tous les sens. Pendant ce temps-là, je reste bête au milieu. Elles m'ont oubliée et m'écoutent plus. Elles me regardent encore moins. Pourtant, c'est moi la courageuse ! Elles veulent la fête gratuite : sans m'applaudir et en racontant n'importe quoi sur une pauvre araignée. Les gigoteuses ne connaissent pas le diable et moi non plus, voilà la vérité ! Sinon, je l'écraserai pas. C'est lui le plus fort et qui décide avec une grosse voix : « Je l'écrabouille cette morveuse ou bien je le fais pas ? »

Je cache ma main sale sous mon pupitre. Je suis salie par le cadeau de la maîtresse. Je la respecte beaucoup, comme d'habitude. Mais sur ce coup-là, je l'écraserais avec un grand plaisir. Non ! Je suis pas affreuse comme une sorcière ! De toute façon, c'est impossible de la bousiller : elle est plus forte à cent pour cent. Je suis une petite araignée à côté d'elle.

Dans la maison du diable aussi, je suis toute minuscule. La nuit, j'ai peur de lui. Je dors pas et dans mon rêve, il lève la jambe, doucement, et il m'écrase. Mes copines dansent autour de moi. Je me réveille et je crie.

— Nan, c'est pas moi du tout le diable !

Mon frère se lève. Il me prend dans ses bras et je me rendors comme un ange. Le lendemain, j'ai bien dormi dans sa tendresse. Je suis tranquille et calme. La maîtresse veut pas me tuer non plus. Je vais à l'école, pas dans un bocal en feu.

Je sors un mouchoir de ma poche et j'essuie ma main sous la table. Si la maîtresse demande des explications sur ma main sale, je dis la vérité : je me suis affolée, c'est dommage et je recommencerai pas la prochaine fois.

Mes copines gribouillent sur leurs cahiers. Les livres de lecture sont ouverts sur les tables.

Si j'interroge la maîtresse sur quelle page les filles travaillent, elle constate immédiatement que je suis sourde comme un âne et têtue.

Elle est debout et regarde par la fenêtre. Vite, je me penche sur la grosse vache assise devant moi. Elle met ses bras en croix sur son livre et son cahier. Sa voisine se retourne vers moi.

— ... Page 5. Faut copier tout le texte... C'est pas dur. Elle veut juste voir si on fait bien les lettres. Et si on les coupe au bon endroit...

— D'accord. Mais quel texte ?

— Celui de la page 5. La maîtresse l'a lu tout à l'heure. T'as pas entendu ?

— Si ! Je suis pas sourde !

— J' m'en fous de toi si tu t'énerves contre moi!

Et tout à coup, je vois son dos. Je m'en fous, moi aussi. Je dois recopier le texte et la maîtresse m'interrogera tout à l'heure. J'ai vraiment pas besoin d'une vache maigre pour le savoir. Elle interroge toujours le pot rouge. Aujourd'hui, c'est mon tour. Il est sur ma table. Je touche ma voisine du doigt. Pas la grosse, l'autre.

— Laisse-moi!

J'insiste encore. Elle se retourne.

— Je te parle plus ! Je te parle juste du texte et après tu m'embêtes plus, d'accord ? Je dis ni oui ni non.

— Quand elle t'interrogera tu dis que Rémi va à l'école et... T'écoutes ?

La maîtresse a abandonné le spectacle derrière la fenêtre et me regarde. Elle sourit de toutes ses dents bizarres. Je mets doucement, sans l'effrayer, ma main sale dans la poche de ma blouse. Ma voisine est complètement aveugle. En plus, elle insiste.

— T'écoutes pas ? Alors laisse-moi tranquille maintenant !

J'ose pas bouger. J'ose pas prendre mon livre dans mon cartable. Elle me surveille toujours avec ses deux trous vides. Les yeux de la maîtresse sont creux. Elle a aucune couleur à l'intérieur. Les filles travaillent. Et moi, pendant ce temps-là, je plonge, comme dans une piscine vide, au fond des yeux de la maîtresse. Je me fracasse la tête.

Je bouge pas. Elle non plus ne s'avance pas. Si je fais un petit effort, j'arrive à prendre mon sac... Oui, mais si je bouge, elle comprend aussitôt que j'ai pas mon livre et mon cahier sur ma table. Le dos de mes voisines, surtout celui de la grosse vache, cache mon pupitre... Mais si je reste coincée, je suis forcément une élève qui travaille pas. Si elle me lâche cinq minutes, je jure sur la tête de mon père et ma mère que j'installe mes affaires. Je promets sur les yeux de mon frère que j'écris aussitôt sur mon cahier.

Et je travaillerai comme un ange instruit. Elle sera contente de moi. Je lui montrerai mon beau cahier. Elle ne fera aucune critique. Si! Elle applaudira.

— C'est très bien !

Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu? Elle me lâche pas ! Ses deux trous vides sont pas profonds, comme les petits verres enfoncés dans la table. En vérité, je croyais pas qu'ils étaient pleins. Sinon, je trempais pas mon doigt dedans... Mais oui! Bien sûr! C'est bleu la couleur de ses yeux ! Ils sont au fond du verre. Je lui ai mis le doigt dans l'œil. C'est pour ça qu'elle est en colère contre moi.

La maîtresse frotte son front et touche ses cils. C'est la première fois que je crève un œil. Si elle l'écrit sur mon carnet de correspondance, l'affaire me suit toute ma vie et je suis perdue. A chaque fois que j'irai quelque part ou bien que je me présente au hasard, mon carnet est là aussi. Tout le monde l'ouvre et lit le jugement. Mon père passe par là et il l'apprend.

— Pourquoi t'as fait ça ?

Je me tais. J'ai aucune réponse raisonnable à lui donner.

Je veux réparer l'œil, sans demander pardon à la maîtresse, mais je veux bien le recoller.

Toutes les têtes sont baissées, sauf la mienne. Je regarde sa blessure jusqu'au fond. Une chance ! Elle saigne pas : c'est plus facile à soigner. Je me concentre. Sa guérison est totale si je prends mon sac.

Elle me surveille encore et cette fois-ci, elle sourit plus, au contraire. Elle s'avance et pose sa main sur ma table vide.

— Tu ne travailles pas ?

Je baisse la tête. Et je réponds pas.

— Pourquoi me regardes-tu sans cesse ? Je dis rien. Dans la classe, des filles gigotent.

— Qu'on en profite pas lorsque je m'adresse à celle-ci !

J'enfonce mes mains dans mes poches et mes doigts, tout seuls, tripotent une boulette de chewing-gum.

— Sors tes mains de tes poches et prends tes affaires.

Je bouge pas. Je suis immobile comme une statue. Pourtant, je voudrais bien gigoter un peu, moi aussi. J'ai des fourmis partout qui me démangent. Mais si je sors ma main bleue, la maîtresse attrape la preuve. Je m'enfonce dans les poches et je bouge toujours pas. Je préfère garder les fourmis prisonnières.

— Tu te moques de moi ? Là, je le reconnais : j'ai envie de pleurer. C'est idiot de ma part de me retenir. Mireille se

débrouille mieux : à chaque fois qu'elle pleure, la maîtresse s'en va.

— Je viens de te poser une question. Je la répète : tu te moques de moi ?

Je me décide dans une minute. Je vais prendre mon cartable. C'est pas la peine qu'elle se répète. Elle imagine que je suis sourde. C'est une erreur ! Je l'écoute tous les jours, même la nuit. Hier, je l'ai entendue dire : « Oulala... je ne crois que ce que je vois ! » La preuve que je l'écoute : si je garde les mains dans la blouse, je suis sauvée, elle croira rien !

Mes poches sont formidables et grandes. Elles me mangent jusqu'aux poignets. Je vais attraper mon cartable à travers ma poche. Ni vue ni connue la saleté ! Elle sera très étonnée. C'est normal : c'est pas tous les jours qu'on voit une petite fille aussi habile de ses poches.

— Tu te décides ?

Il m'arrive une chose très grave : je suis une statue qui commande plus ses bras ni le reste. J'ai des andouilles au fond de mes poches et des trouillardes toutes folles qui mastiquent du chewing-gum avec mes doigts. Mes poches formidables sont devenues un piège. Si j'en sors pas, elle me tire par les oreilles. Franchement, je préfère un coup de

règle. J'ai mal sur le coup ; mais ensuite, je parle d'autre chose. Au contraire, me tirer comme un âne, c'est pire : je souffre toute la nuit. — Tu es vraiment stupéfiante, tu sais ! La maîtresse se décide toute seule. Elle ramasse elle-même mon cartable. Elle prend mon livre et ouvre mon cahier. Je suis handicapée et elle m'aide ! Les mains de la maîtresse sont les miennes ! C'est un cadeau supplémentaire à l'œil ! Je joue encore avec entre mes doigts. Il faut être juste dans la vie : je dois lui rendre. Je vais pas tout lui voler, en douce ou par la force. Je suis vraiment une grosse gourmande ! C'est normal : je lui donne tout moi aussi. Tout !

Le bout de mes doigts et mes oreilles. Pourtant, elles le supportent pas. Je lui fais cadeau de ma révérence, de ma blouse et de mes cheveux attachés. Surtout qu'ils sont beaux, mes cheveux. Je lui offre un crayon HB et demain, je lui donne même un porte-plume. Zut ! Je viens d'aplatir son œil ! Je suis tellement contente que je l'écrase sous mes doigts. Il est tout déformé. Je peux plus lui rendre dans un état tout plat. Tant pis ! Je le garde jusqu'à dehors et je le jette à la sortie.

Les mains de la maîtresse, oui ! L'œil, j'en veux pas ! Je préfère un cadeau donné à celui

qui est volé. D'accord, comme elle se méfie d'une petite araignée comme moi, elle mérite d'être volée. Mais il y a aucune raison à sa méfiance, je la vois pas. Alors, je peux rien croire.

Elle a de belles mains et elles sont douces. Ses ongles sont rouges comme des fleurs. Elle m'a donné des mains de femme et fines comme celles d'une fée. Le chef indien a dit : « Mon cœur s'envole comme un faucon. » Le mien aussi !

La maîtresse se trompe ! Elle ouvre mon cahier à l'envers. C'est l'autre côté le bon ! Mon cœur se casse la gueule et elle regarde la dernière page. Surtout, je reste calme. Mon père me conseille tous les matins c'est pas pour" des prunes.

— La maîtresse, c'est obligé, elle s' trompe sur beaucoup d'choses. Mais y faut rien lui dire. Si t'écoutes ton père, c'est la route tout droit... Mais c'est elle qui t' fait monter d'une classe à l'autre. Tu gardes le chemin dans ta tête. Elle, faut pas la contrarier.

Je veux bien lui obéir. Le malheur c'est que sur cette page, j'ai rien écrit : elle est blanche. La maîtresse peut croire que l'instruction m'intéresse pas.

Je tiens ma main au fond de sa poche. Elle veut sortir d'un coup et montrer le cahier à l'endroit. C'est une emmerdeuse comme les autres, celle-là. Quand je lui demande d'obéir, elle se bloque. Maintenant que je ne lui ordonne rien, elle me cherche des histoires catastrophiques. Elle a pas honte ! Toute bleue, et dégueulasse, elle veut se montrer et arracher le cahier des belles mains de la maîtresse !

Mon père, lui, c'est pareil : il exagère ! La maîtresse fait des erreurs une fois ou deux. C'est normal. Tout le monde se trompe un jour ou l'autre. Là, par exemple, je le vois bien : elle le tient sous mes yeux à l'envers. Je vais pas dire le contraire tout haut. Dans la vie, le principal c'est de corriger sa faute. De toute façon, je suis tranquille : elle trouvera la bonne page toute seule.

Mon père n'est pas un âne mais il invente une maîtresse qu'il a jamais vue. Il imagine n'importe quoi et des montagnes d'erreurs, empilées comme des caisses, les unes sur les autres. Il croit que c'est n'importe qui ! C'est tout l'inverse de la tranquillité, ce bonhomme : il voit juste ce qu'il croit. Il est tout à l'envers. C'est l'exagération de sa nature ! Bien sûr, si je regarde les choses, et que j'ajoute la vérité : sa nature, je fais rien pour la calmer. C'est ma faute son caractère : je veux ni le présenter à la

maîtresse ni me corriger là-dessus. C'est tout à fait normal ! Faut pas exagérer encore ! Est-ce que je vais au travail de mon père, moi ? Je me présente pas, en costume chic, à son chef et à ses copains ! Je reste tranquille dans mon coin et je le surveille pas. Sauf une fois par hasard : j'ai regardé mon père de loin sur le trottoir. Le chef était tout près de lui. Pourtant, ils ne se parlaient pas. Depuis le jour où mon père l'a étranglé, chacun boude de son côté. Et moi, un rendez-vous à son travail m'intéresse plus du tout. J'ai pas besoin d'une leçon sur lui dans la bouche d'un autre. J'ai compris qu'il a zéro de conduite sur son livret.

Le scandale éclate, ce jour-là, dans une vraie histoire de dingues. Et c'est mon père le fou de l'histoire... Je suis de congé d'école et je l'attends à la maison. Je suis si impatiente que je guette le vélo par la fenêtre. Dès que je le vois dans la rue, je le reconnais immédiatement. Je peux pas me tromper : c'est le seul vélo du quartier; les vieux savent pas en faire. Je patiente longtemps contre la vitre, et plus que d'habitude. Aucun vélo ! Si ! J'entends sa clé dans la serrure. Le bruit de ma mère est différent.

Il rentre.

— Bonjour papa!

— T'as bien travaillé à l'école ? Oui ou non ?

— Oui, papa.

C'est pas un jour de classe aujourd'hui mais c'est pas grave. Il enlève son cuir dans l'entrée et aussi ses chaussures. Surtout, il essuie sa figure des deux mains. Là, il me fait très plaisir : sa tête d'assassin disparaît sous ses doigts.

— Et toi ? Ça va bien ?

— On s' fait commander dans la rue par n'importe qui !

Je lui fais pas la remarque que c'est tout à fait impossible : la maîtresse le commande pas à son travail. Il est comme fou et ces gens-là c'est dangereux de les contrarier.

— Concierges, marchands, commerçants, artisans, tous y disent : vient balayer les crachats devant ma porte. Ou bien : mon chien il a chié, vient le balayer. Il apporte son chien à chier sur le trottoir et y va t'appeler : eh, asmaâ, vient balayer la crotte de mon chien ; vous êtes payés pour le faire... Eh, oui... Si eux disent pas ça, c'est l' public qui le dit... Et c'est pas un, c'est pas deux qu'on m'a appelé comme ça; femmes, hommes, etc. Y disent : on vous paye assez ! Sans compter les tomobilistes qui sont dans leurs voitures, y te voient balayer y te déchirent le papier en mille morceaux et quand ils arrivent vers toi, y te l'jettent dans la gueule comme ça. Oui, oui... C'est pas la première, c'est pas la deuxième, c'est pas la troisième, c'est pas

la centième fois... Et d'autres, y te voient qu' t'es en train de balayer l' caniveau, y te foncent en quatrième vitesse, y roulent dans la flotte, y t'arrosent des pieds à la tête. Exprès.

Je vais dans ma chambre et je l'abandonne. Il m'énerve dès son arrivée. Sans ma permission, il me suit et reste debout à l'entrée de ma porte.

— J' te souhaite pas tu passes c' que j'ai passé, moi. J'en ai constaté des choses imaginables. Imaginables et incroyables... Et l' talien' nationalisé, juste parce qu'il sait écrire son nom au bas d' la feuille, il est chef! Y t' domine comme un rat, comme un chien. Si tu dis quelque chose, y dit : « vidé ton placard et va-t'en chez toi... »

Ça y est ! Il est grimpé, dans sa tête, jusqu'au plafond. Il cogne chez les voisins et il dérange tout le monde en pleine journée tranquille. ^Ma parole, il perd complètement la mémoire ! D'habitude, il attaque toujours ma mère là-dessus.

— Toi! T'as la possibilité d'être une reine chez toi. Et tu cours dehors ! tu travailles chez les autres ! Ici, l' ménage, il est pas fait ! Reste chez toi, reste... Moi, j' préfère être à la maison qu' d'aller boulonner. Si j' trouve l' moyen, j' traîne pas dehors comme un chien perdu.

Voilà ce qui me chiffonne grave pour sa santé : il écoute mal son chef, ensuite il le critique à mort. C'est de la folie ! Le chef lui dit :

« si t'es pas content, va-t'en chez toi » ! Il lui donne l'autorisation de rentrer à la maison. Mon père était d'accord. Pourtant, au lieu de lui serrer la main, il lui saute à la gorge. C'est une famille de dingues qu'on est. Le père étrangle le chef et la fille crève l'œil de la maîtresse !

Pourtant, il est pas toujours fou. Il cause beaucoup avec du feu dans la gorge mais aussi il chante. Sa voix est magnifique ! Il connaît par cœur des refrains et des chansons. D'abord, il se prépare. Il prend le plus beau livre. Toutes les paroles se cachent là. Il le pose fermé sur un mouchoir qui le protège de la toile cirée. Et il l'ouvre. Il se trompe pas de sens : il ouvre le livre à l'endroit. Ensuite, sa voix s'enfonce dans l'air, c'est magnifique tellement c'est beau. Même un lion, si j'en avais un, s'endormirait au paradis à l'entendre.

Un jour, il chante dans sa chambre. Et moi, j'éclate de rire dans mon coin. Je le sais pourtant que c'est idiot de rigoler comme une andouille. Je cours me cacher au cabinet. J'attends là cinq minutes de me calmer un peu. Je ressers, l'air sérieux, vlan! j'éclate de rire encore. Je retourne en vitesse aux toilettes et je m'enfonce une autre fois la tête dans le trou des chiottes. Non, c'est pas moi qui se moque de mon père. Souvent, il raconte des choses que je com-

prends pas. Il parle devant moi. Pourtant, écoute ailleurs. Et je suis gênée parce que je lui montre l'inverse : je le regarde bien franchement. En vérité, si mon père me la vend, je n'achète pas sa langue. Je collectionne juste ce qui brille. Tant pis ! Le principal c'est la beauté de sa voix. La sienne, je la paye tout de suite... C'est préférable une belle voix que des belles mains. C'est rare et cher, on explique tout avec. Sauf les mauvais jours de l'angine ou de la grippe. Moi, je souffre du mal de gorge tout le temps, c'est malheureux. Ma voix est sans arrêt brouillée comme une radio en panne. En plus, j'ai une mémoire idiote : je ne dis rien d'important, juste des bêtises les unes derrière les autres. Et mes mains ! toutes bleues, j'en parle même pas : elles sont dégueulasses à chaque fois. J'aime pas ce mot-là mais il dit la vérité. J'ai des beaux cheveux, c'est vrai... Mais ça sert à rien du tout.

Je voudrais bien une voix de seigneur et des belles mains de princesse. Je me tromperai jamais d'utilité : ni dans mon vocabulaire ni dans le bon sens d'un cahier. Seulement la vie refuse ! Elle me donne juste des cheveux. Elle marche à l'envers comme mon père. Normalement, une maîtresse qui parle bien mérite une belle voix ! Et un bonhomme qui travaille à merveille, des belles mains ! La vie décide autre

chose : la maîtresse a une voix affreuse et mon père, des mains d'étrangleur... Je dis n'importe quoi ! Il a des mains d'éboueur.

Je sais bien qu'il est dingue, son chef me l'apprendra jamais. J'irai pas lui rendre visite. La honte sur ma figure, je m'en passe, et le rendez-vous aussi. Je suis pas folle. Je veux pas montrer un fou à la maîtresse.

J'ai les yeux dans l'air. Tout à coup, je la vois au-dessus de ma tête. Elle s'en rend compte.

— Peux-tu me répéter ce que je viens de dire ?

Elle se frotte l'œil d'un geste. De la voir, le mien me gêne aussi. J'ai envie de le gratter. Je sors... elle l'attrape ! Ma main est toute bleue ; j'ai des araignées autour des doigts.

— Pendant que tes petits camarades travaillent, toi, tu joues avec l'encrier ! Je suis vraiment désolée, tu sais... Va me chercher ma règle sur mon bureau.

Je me lève et j'essuie mes mains sur ma blouse.

— Non, pas toi ! Vas-y, Mireille !

Je m'assois, Mireille se lève. Elle me jette un coup d'œil vite fait. Elle a l'air désolée, décidément.

— Dépêche-toi, Mireille. Je t'attends.

— Oui, mekrèce...

Mais elle se presse pas. Elle voudrait se mettre à pleurer, tomber par terre, se blesser, pour que la maîtresse me laisse tranquille. Pauvre Mimi ! C'est triste et c'est pas drôle la vie d'une zozote. Avec son asticot dans la bouche, elle pleure une fois sur deux.

Un jour, je la prends à part.

— C'est dommage pour toi : t'as un asticot dans la bouche !

C'est la vérité mais je le dis aussi pour rire. Mireille pleure sur sa figure et je regrette la vérité.

— Je connais le moyen pour le faire sortir de ta bouche.

Elle saute de joie et me prends dans ses bras.

— Zis-moi !

Elle m'embrasse très fort.

— Zis-moi, zis-moi !

Je la chasse des mains, gentiment. Elle s'installe debout en face de moi. Je tousse un peu pour dé-brouiller ma voix.

— Tous les matins, très longtemps, tu craches par terre trois fois avant d'aller à l'école... L'asticot est foutu ! Il peut pas croire qu'il est dans sa maison ; il peut pas s'installer. Il a toujours peur de tomber de ta bouche.

Mireille me regarde avec des yeux de chewing-gum en boule. Sauf qu'ils sont beaux, les

siens! Verts et bleus avec des petits points jaunes brillants. Elle est belle, cette fille. Je dis encore...

— Exactement ! Il a peur de tomber ! Tu lui fais tous les matins, un tremblement de terre dans ta bouche, il est ratiboisé. Il peut pas planter sa maison. Au début, l'asticot s'accroche. Il regarde par la fenêtre; il voit le mauvais temps. Il se cache sous ta langue une heure ou deux. Il croit que cette catastrophe ne durera pas toujours. Mais toi, tu es maline ! Tu insistes ! Tu craches une fois, deux fois, trois ; demain, une, deux, trois... Et le jour arrive où l'asticot tombe par terre.

Mireille rigole très fort.

— Zoui, zoui, zoui... Il tombe et c'est fini... Ma bouçe est zévarassée !

Elle saute plus haut sur ses pieds. Elle tape dans ses mains. J'attends, tranquille, la fin de la fête.

— Non, Mireille ! C'est pas encore définitif... Il peut remonter. Il grimpe sur tes jambes et il revient dans ta bouche.

Elle ferme les yeux très fort. Les voilà, ils arrivent, les deux petits trous du cul ! Elle sait les fabriquer à tous les coups. Je prends mon mouchoir et je lui torche les yeux.

— Je connais le moyen pour que l'asticot ne regrimpe pas.

Je lui essuie le nez ; elle se mouche dans mes doigts.

— Zis-moi, zis-moi, zis-moi...

Elle range mon mouchoir dans sa poche, prend mes mains et les embrasse partout : dessus, dessous, partout. Je la laisse faire et j'explique en même temps.

— C'est facile... Tu l'écrases avec ton pied. Tu appuies et tu éclates la tête. Tu l'aplatis complètement, jusqu'à l'os. Et surtout, tu le brûles. Il est par terre. Tu le ramasses avec un bout de papier. Faut pas te salir les doigts. N'oublie pas que tu les mets toujours dans ta bouche ! C'est dégoûtant, cette habitude, tu sais... Bon. Tu le ramasses et tu brûles le papier avec l'asticot dedans. Tu sais allumer une allumette ? Là c'est fini ! Tu peux sauter et taper dans tes mains. L'asticot est écrabouillé à vie.

— Merci, merci, merci...

— Attention si tu le fais pas !

— Z' l' frai, z' l' frai, z' l' frai...

— Si t'oublies, c'est terrible... Il va manger ta langue. Et tu deviens comme une muette.

Mireille dit non avec la tête, danse, saute.

— Z' l' frai tous les matins !

Elle donne la règle à la maîtresse et retourne à sa place. Toutes les filles me regardent, sauf

Mimi. Elle aime pas le spectacle ma copine,. La maîtresse lève la règle.

— Mets tes doigts en poire... Enfin Mireille est propre : elle cache ses yeux, elle montre plus ses fesses à tout le monde.

— Alors ces doigts, ça vient ?

Je lui prépare ma main; et je copie sur Mireille : je ne regarde pas. Je dirige mes yeux ouverts dans une autre direction. La maîtresse me brûle un coup, un deuxième, et une dernière fois. Elle sait très bien compter : trois fois, elle s'est répétée ; trois coups, elle m'a tapée. Je paye le tarif juste, pas un centime plus cher.

— Je ne te punis pas à cause de tes mains sales. Je t'ai donné ces coups de règle parce que...

Je me jette sur mes oreilles, la tête la première contre la table et je les bouche de toutes mes forces.

Là, elle est surprise. Elle se tait et me regarde d'un air idiot.

— Continuez de travailler, vous autres! De quoi je me mêle !

Elle prend doucement mes mains et débouche gentiment mes oreilles... La maîtresse est comme une puce! Elle change d'avis tout en vrac. D'abord, elle me surveille, elle me cherche, elle s'approche et me brûle les doigts. Evidemment, j'ai peur! Dès que je tremble sur

ma branche comme la petite feuille de la récitation, hop ! sa colère disparaît d'un coup de vent. C'est bizarre, elle sait pas ce qu'elle veut de moi. Elle se corrige d'une minute à l'autre. C'est normal si j'ai mal à la tête ! Pourquoi elle choisit pas son caractère! Ou le sourire ou bien la règle ! En une minute, elle hésite entre les deux !

— Calme-toi... Laisse tes mains posées sur la table. Respire profondément... Comme à la piscine... Doucement... Là...

J'ai un petit rire coquin qui se pointe dans le ventre. Je le retiens de s'envoler. Sinon, elle me demande encore de qui je me moque. En vérité, je me moque pas, c'est la respiration. A la piscine, elle sauve la vie mais, en classe, assise à mon pupitre, elle me gratouille et me pince la gorge. La gentillesse de la maîtresse, c'est pire : elle est à mourir de rire malgré moi.

— Oui... C'est bien petit chat sauvage... Détends-toi. Ferme les yeux et respire lentement... Comme du haut d'une montagne devant la beauté du paysage...

La rigolade bouche mes boyaux et mes tripes. Elle cogne sur le mur de mon ventre. Elle bouge comme un bateau dans le ciel. Je tiens mon rire. Je le ravale toutes les secondes. J'ai un mauvais goût sur la langue.

Mon cahier dans les mains, elle recherche mon écriture. Et ne trouve que des feuilles

blanches. Elle est très ennuyée. Pourtant, elle me gronde pas.

— Lentement... Tu respirez trop vite.

Mon écriture est de l'autre côté ! Je me tais et je respire plus tellement je pue dans ma bouche. Le goût sur la langue est de plus en plus mauvais. Si je l'ouvre, je sors un pet. Je m'applique et je souffle doucement en retenant l'odeur. C'est impossible mais je fais semblant. Je respire comme un petit chat civilisé. La sauvagerie, je la retiens dans mon ventre.

Elle feuillette toujours les dernières pages! Pourtant, il est pas compliqué mon cahier : les premières pages sont usées. L'écriture abîme les pages, tout le monde le sait !

Finalement, je préfère sa méchanceté. C'est pratique, au moins, une maîtresse en colère. Elle pose plein de questions.

— Alors ? Tu travailles pas ? Ni à l'école ni à la maison ?

Là, je peux répondre sans la contrarier. Je mets ma main devant ma bouche puante et je parle. J'explique l'erreur et je termine en disant qu'elle n'est pas grave. Une maîtresse douce demande aucun éclaircissement. Elle rumine comme une vache toute seule dans son coin. Elle s'imagine une tonne d'erreurs et de faussetés.

Ça y est! Elle abandonne! Elle pose mon 42

cahier sur la table. Elle n'est même pas étonnée par les pages blanches. A sa place, moi, je m'interroge : quoi ! une petite fille scolaire sans preuve d'écriture c'est pas normal! Je regarde la gosse et j'attends la réponse du mystère! J'abandonne pas la vérité en cinq minutes !

Bien sûr, je travaille ! J'ai recopié le texte et je fais mes devoirs à la maison. Mon père est témoin !

Un jour, il ouvre à l'endroit mon cahier tout neuf. Il me fait un modèle. Je suis drôlement contente; c'est une surprise incroyable. Il me regarde d'un œil brillant.

— Qu'est-ce que tu crois ? !

Je me redresse. C'est dommage que la maîtresse n'est pas là. Elle verrait de ses yeux son erreur. J'ai pas gardé mon cahier tout neuf et inutile dans mon cartable ! C'est mon père, le premier, qui a posé un crayon dessus. Moi, je peux mentir. Mais lui, faut pas exagérer !

— Tu fais l'copie sur moi... J'espère qu' tu vas apprendre vite! Pas comme ton frère! Depuis l'temps qu'il va à l'école, moi, à sa place, j'construis un spoutnik !

Ma mère entend de la cuisine que son mari se moque de son fils. Elle déboule comme une pierre.

— Faut pas l'salir son cahier !

Mon père s'arrête d'écrire et la regarde de travers. Et le malheur c'est qu'elle insiste.

— T'es pas l'gosse ! C'est pas toi qui va à l'école ! Laisse-le son cahier propre ! Je me place en frontière entre lui et ma mère.

— Papa ? Qu'est-ce que t'as écrit de beau sur mon cahier ?

Il pose le crayon sans regarder ma mère et prend sa belle voix... J'espère qu'elle va se taire. Elle est capable de n'importe quelle folie pour défendre son fils. Elle a raison à son avis. Mon père a terminé de lire et je n'ai pas entendu. Tant pis ! Je fais semblant.

— Tu t'assoies, là, à côté de moi, et tu commences la copie.

— Oui, papa.

Tout à coup, ma mère arrache le cahier de ses mains. Elle le tient et le regarde à l'envers. Pas comme la maîtresse : elle est sur la bonne page. Seulement, les lettres ont la tête en bas; les lignes blanches sont en haut.

Mon père se lève.

— Donne le cahier à ta fille! Toi, tu s'ras jamais capable, même pas d'écrire ton nom !

Là, je préfère ma mère. Il déconne ou quoi ? J'en ai marre qu'il se moque d'elle. Dès que je sais écrire mon nom, je la prends à côté de moi et je lui fais un modèle. Je lui montrerai comment elle s'appelle et il sera jaloux. Je lui

apprendrai pas le reste parce que je veux pas trop embêter mon père. Mais le nom, c'est le minimum.

— Spoutnik, spoutnik, hein ? Tu connais rien, t'es bête, et tu joues avec l'cahier d'la classe !

Je la défends plus. Sinon, j'en finis pas. De toute façon, elle a vraiment pas besoin de moi. Elle l'embête très bien toute seule... Paf ! Elle reçoit une gifle formidable. Elle a une marque sur la figure. Elle pourra plus sortir dehors. La main de mon père ne pardonne pas ! Au lieu de baisser la tête, elle le regarde dans les yeux. Cette femme est complètement folle ! Elle veut se faire étrangler ou quoi ! Il se jette à son cou. Je crie de toutes mes forces.

— Arrête, papa, arrête...

Il se tourne vers moi. Son visage est affreux.

— T'es d'accord, hein! Toi aussi, t'es d'accord ! Tu crois qu' les paroles de Dieu qu'il nous a portées le Prophète Mohammed c'est... J'le dis pas sinon j'vais à l'enfer éternellement !

Je suis surprise : il prononce bien ce mot-là. Pourtant, il est difficile. J'espère que les voisins comprennent pas.

— Qu' la mer vous mange tous ! Vous m'écoutez pas ! Tu crois que c' qu'elle raconte la maîtresse, c'est ça l' bien ! Y'a pas de bien qui peut venir d'eux, y'en a pas ! Et si tu m'crois pas, tu verras... Rappelle-toi c' qu'il a dit ton

père. Quand je s'rai plus là, tu l' constateras toi-même ! Tu vas dire : mon père il a raison ! Mais c'est trop tard... Et toi, tu viens m' saboter l'éducation d' mes enfants. T'es l' poison dans la maison. J'le nourris, j'l'habille, j' le soigne quand il est malade l'poison. J'turbine toute la journée pour des ordures. Mais moi, j' suis pas Si Slimane ! Sa femme et ses enfants qui lui ont chié sur sa barbe blanche. Il bosse toute sa vie pour eux... Au turbin comme un chien, comme un rat... A la finale, elle a monté les enfants contre lui. J'l'avais dit : si tu t' marié avec la femme d'ici, c'est l' catastrophe. Moi, j'ai marié avec une femme d'mon village, c'est l'catastrophe la plus pire. Madame la Biquette, elle veut faire l'occidentale. Elle est plus pire qu' la mode des mini-jupes ! Mais moi, j' suis pas Si Slimane ! J'vous tuerai tous ! Un par un. J'ai pas peur d'la justice des hommes. La justice d'ici, des chiens, moi j'l'emmerde... J'écris tranquillement les paroles de Dieu sur l'cahier d' ma fille et regarde le résultat : ta mère, elle m'envoyé l'bombe atomique sur ma gueule. Quand j'l'ai ramenée ici, elle savait même pas bonjour-bonsoir, maintenant elle veut monter sur mon dos. L'chef y monte dessus toute la journée; quand j'rentre à la maison c'est ta mère ! Elle fait l' maline dans votre tête... Mais j'préfère vous tuer tous. Ou bien j'embarque

tout l' monde à Marseille. Vous allez manger une galette sec et un oignon. Comme ça, vous comprendrez qu' c'est moi l'père !

Je l'écoute pas.

J'ai bouché mes oreilles depuis le début. C'est pire que tout de manquer de respect à son père. Alors, je me suis bouchée devant lui sans les mains. Je me suis envoyée dans une autre pièce où je l'entendais pas. Il ne l'a pas remarqué. Je réussis toujours la technique contre la honte d'une fille qui écoute pas son père. C'est vrai que celui-là, il est spécial et il s'énerve.

Ma mère retourne dans la cuisine. Elle a gagné ! Il est fou dans un état incroyable. Je suis vraiment pas d'accord avec elle : lui envoyer l'bombe atomique c'était pas une bonne idée. La prochaine fois, j'écrirai avec lui quand elle sera pas là. Il pourra critiquer mon frère «•: elle ne l'entendra pas. Et moi, je rapporterai rien. C'est pas une femme capable comme moi : elle écoute tout, mot à mot, et elle cherche le scandale.

Je vais dans la cuisine pour la rejoindre. —

Où tu vas ? Reste ici ! Prends l'crayon et fais la copie !

Je lui obéis et je m'applique. Il se calme. Sa gorge redevient normale. Quand il gueule, elle est grosse et dure. C'est un tronc d'arbre gonflé à bloc. Il est costaud, mon père. Surtout, il se

laisse pas embêter. C'est pas une raison pour m'empêcher de la voir. Je veux aller la surveiller dans la cuisine. Sinon, elle prend le tuyau, elle le met dans sa bouche et elle ouvre le gaz. C'est une famille de fous qu'on est! Ma mère c'est une maline, peut-être. Elle est folle comme lui, d'accord. Mais faut pas exagérer : elle mérite pas la mort avec le gaz.

Je récite tout bien les paroles de Dieu Prophète. Mon père se calme tout à fait. — Vas-y maintenant, si tu veux... Eh oui ! Lui aussi ne calcule pas la mort de ma mère. Il est pas fou ! Je le remercie en souriant. C'est rare, d'habitude. Je lui fais pas la politesse de la rue. Sauf les jours où la bombe explose.

La respiration de la maîtresse m'étouffe. J'ai un rire sans pitié dans le ventre. Le soir au lit, avec mon frère dans le sien, je m'entraîne à rire et je n'y arrive pas. C'est moi, à chaque fois, qui perds la partie. En classe, je dois surtout me tenir et c'est là qu'il vient me déchirer le ventre. Au jeu du rire, mon frère a toujours gagné. C'est normal si je regarde les choses : c'est lui qui l'a inventé. Le règlement n'est pas facile. Premièrement, on joue la nuit. Ensuite, il faut sortir le plus beau rire des deux. Le meilleur gagne ! En vérité, il gagne rien du tout mais il le 48

croit quand même. Troisièmement, et c'est le plus dur, le meilleur rire est le plus drôle et le moins fort. Mes parents doivent surtout pas l'entendre en pleine nuit. Normalement, à cette heure-là, les enfants dorment.

Un jour, j'en sors un magnifique et je rote avec. Il est vraiment rigolo ; personne ne dit le contraire. Pourtant, je perds encore ! Mon père montre sa tête et allume la lumière. C'est à chaque fois la même injustice ! Mon frère rigole comme une chèvre, il ne réveille jamais ma mère. Moi, je rote une fois par hasard et je lève aussitôt mon père.

— Ecoute, j'travaille pas pour qu' tu dors l'matin à l'école !

— Je dors pas, papa, je dors pas...

— Tais-toi quand j" parle ! Saleté, wa... Mal élevée ! Ah bon... Tu dors pas ! Alors qu'est-ce que tu fais à réveiller les voisins. ? T'es folle ou quoi?

Je me cache sous les draps. J'écoute plus.

— Tu m' cherches 1' discuzitions avec eux! Tu veux qu' les européens y m'disent : tes enfants, ils nous empêchent de dormir!... Et qu'est-ce que j'vais dire, hein? Qu'est-ce que j'dis ? Y vont m' dire : la nuit c'est fait pour dormir pas pour rigoler; chez nous, la nuit, on dort.

Il s'approche de mon lit.

— Alors?

Je réponds pas. Je suis pas mal élevée. De toute façon, je me bouche les oreilles. Je l'entends pas.

— Alors? Qu'est-ce que tu répondes à ma place?

— Je sais pas...

Il s'énerve en pleine nuit.

— Tu sais pas, hein... Alors reste tranquille et dors! Sinon, j't'éclate la tête contre l'mur! J'veux pas qu' tu m' déshonores devant les voisins!

— Oui, papa.

Il éteint et s'en va. Mon frère sort sa tête du lit.

— T'as perdu!

La prochaine fois, je le niquerai. Il se moquera pas de moi éternellement. La respiration de la maîtresse est une bonne idée... Je suis dans mon lit. Mon père ronfle et les voisins aussi. C'est à mon tour de jouer. Evidemment, encore une fois, mon frère est sûr de gagner. Son caractère de crâneur, cette fois-ci, me donne envie de rire. C'est un bon commencement du jeu. Je reste allongée et je respire à la mode de la maîtresse.

J'entends sa voix affreuse et douce.

— Là... Là... Doucement, petit chat sauvage...

Le rire se pointe et je le retiens. Aujourd'hui, je m'entraîne à mort dans cette technique. Au

prochain jeu, je le garderai prisonnier sans aucun problème. J'appelle mon frère.

— Viens...

— Non, tu ris d'abord...

— T'es pas curieux ou quoi?

Il se lève. Je le rentre dans mon lit, je prends son oreille et je la pose sur mon ventre. Il entend un bruit de pigeon.

— C'est mon rire.

Il écoute encore. Il en croit pas ses yeux. Mon père et les voisins dorment toujours. Mon frère est tout surpris.

— T'as gagné!

La maîtresse c'est une rusée. Je la surveille pas pendant que je respire, elle en profite et me vole mon carnet de correspondance! Elle m'a laissé sa voix molle dans la tête et elle a foutu le camp écrire quelque chose en douce.

Elle revient avec, le pose ouvert sur ma table et décore la page avec des pétales de rosé. Elle les a arrachées à la fleur rouge de son bureau pour me faire un cadeau. J'en veux pas! J'en veux bien un, et des pétales de rosé c'est beau, c'est très joli mais je m'en fous de son cadeau rusé. Elle imagine que je suis bête ou quoi? Des petits pétales ne me cachent pas son écriture sur

mon carnet. Une fleur sur une page blanche c'est un cadeau formidable. Là, c'est une fausseté, c'est une astuce de la maîtresse.

— Tiens ! Donne-le à tes parents, ce soir... Et fais sécher ces pétales... Ils t'encourageront peut-être à travailler.

Elle ruse sur mon dos et me demande de faire le facteur! Je gargouille de colère dans mon ventre. Elle lui a écrit sur mon travail absent ! Mais il s'en fout royalement, mon père, de son avis! Cette femme c'est n'importe qui. Elle l'intéresse pas ! Elle se fait des illusions dans sa caboche. C'est même pas une voisine ! Elle lui demande un rendez-vous sur mon carnet! Et alors ? Il n'a pas besoin d'elle et il connaît la vérité : j'ai travaillé sur mon cahier l'autre jour ! Il était là et c'était lui le premier ! Elle lui apprendra certainement pas le contraire... Ce soir, c'est décidé, je rentre à la maison et je tranche l'affaire.

— Vas-y la voir papa! Je suis d'accord! Etrangle-la !

Non, j'ai tort ! Je cherche la bagarre. Au lieu d'un autre scandale devant tout le monde, si j'aide la maîtresse à réfléchir sur mon cahier, c'est mieux. La vérité est dans mes yeux. Je la regarde et je lui laisse le temps de déchiffrer. Elle ne s'en occupe pas. Toute seule, elle tourne et retourne mon cahier dans sa tête. C'est

pourtant exactement la bonne idée... Mais il est sur la table, foutu, il est pas dans ses mains.

J'insiste encore, les yeux sur son visage. Ils sont pas vides, j'espère... Ils ont de la couleur à l'intérieur. D'habitude, ils sont marron.

Bernadette se lève d'un coup de son banc.

— Maîtresse ! J'ai envie de faire pipi !

Je tenais juste le moment de la vérité et cette pisseuse casse tout par terre. La couleur des yeux, la chose la plus importante du monde... et elle se ramène avec un pipi dégueulasse. Elle pisse sur moi.

J'étais sur ma couleur et je la demandais à la maîtresse. Ils sont marron et noirs ou bien c'est faux ? J'en suis pas sûre toute seule : j'ai pas mes yeux en face de moi ! Si la maîtresse elle-même les regardait, j'étais tirée de ce point d'interrogation. Mais c'est fini et terminé. Une pisseuse veut lui montrer sa culotte sale et moi, je reste dans le noir.

La maîtresse s'avance vers l'autre. Elle me quitte en prenant avec elle la couleur de mes yeux. Moi, je lui ai crevé un œil, je dis pas le contraire. Je l'ai fait par folie et c'était idiot, d'accord. Elle, en abandonnant la vérité, elle me crève les deux. Elle me les arrache tous sans pitié. Elle est plus forte que moi. Je le savais pourtant! Elle est si forte qu'elle est

capable, en même temps d'être ici, de commander mon père à son travail.

Bernadette tient son zizi dans une main. Elle a pas honte cette fille de se toucher devant la classe ! La maîtresse lui ouvre la porte. Elle va l'accompagner aux cabinets ? J'espère que non ! Sinon, mes yeux tombent de ses mains directement dans les chiottes. Bernadette pisse dessus et la maîtresse tire la chasse d'eau... Pfuut ! Ils disparaissent dans le tourbillon, se mélangent au pipi et s'enfoncent dans les tuyaux jusqu'à la Seine. Ils partent dans la mer et coulent au fond.

Je mets mon pied sous mes fesses et je passe la tête au-dessus de mes voisines. Je tire fort sur mon cou. Je me montre de toutes mes forces à la maîtresse. Si je la retiens dans la classe, elle jettera pas mes yeux à manger par les poissons. Si je l'appelle, elle vient sans condition et je lui présente le cahier à l'endroit. Cette fois, je me décide : je lui parle. Je reste pas dans la misère. J'ai une voix qui n'est pas si moche. Si ! J'ai mal dans le fond ; là où il y a la voix. C'est mon rire qui est monté. Il est plus dans mon ventre. Il fait une grosse boule sur ma glotte et mon gosier est coincé. Je fourre un doigt dans ma gorge, je touche : ma glotte est dure et complètement

enflée. Je m'enlève de là. Mon doigt me soignera pas : il est beaucoup trop sale. Et mes yeux sont blancs dans le pipi de Bernadette. Je deviens transparente, la maîtresse peut plus me voir. J'ai des yeux de fantômes.

Elle lui ouvre de ses mains la porte ! Elle me les reprend et les donne à une pisseuse d'eau de javel. C'est du vol ! C'est une combine très grave et contre moi. Une jalouse pisse exprès. Elle se retient même pas. Son ventre est mou, de toute façon. Et la maîtresse la regarde ! Alors que moi, je fais des efforts, je m'entraîne à mort et je la respecte. Je garde mon rire mais je gagne rien dans l'affaire. C'est les autres qui en profitent.

Bernadette est jalouse de mon importance. Je suis une fille la plus propre. J'ai des yeux marron et noirs, les plus beaux. Vlan ! La jalouse chie dans son froc. La maîtresse tombe à chaque fois dans le piège. Elle s'occupe des pisseuses et des chiantes dans leurs culottes. Toutes mes copines sont dégoûtantes. Et la maîtresse préfère le dégoût à la beauté des yeux.

Si elle vient pas tout de suite, je me casse en deux. Je m'arrache la peau avec ses ongles rouges. Ils sont là, sur la page de mon carnet ouvert. Je les prends et je déchire mon visage. Je lui donne mon sang, moi, à la maîtresse. Je lui donne pas mon pipi et mon caca.

Je me dandine sur mes fesses. Ça y est ! Elle me remarque. Je suis trop contente. Elle lève les yeux au plafond. Elle me cherche là-haut. Je suis pas encore un ange, pourtant. Je suis les deux pieds sur terre. J'aime vraiment beaucoup les anges. Je les connais. Mon père me les présente souvent. Je suis fière ! Elle m'imagine dans le ciel. Elle s'approche.

— T'as envie de faire pipi, toi aussi ?

Je dis rien. Je suis bloquée là-haut. Un ange ne pisse jamais. J'enlève mon pied et je m'assois les fesses sur le banc.

— Tu ne réponds jamais quand on te parle ?

Je me tais. Une glotte enflée, un jaune pipi et un caca puant, c'est pas une discussion sérieuse. J'attends une parole importante. Les belles paroles donnent une voix merveilleuse. Elles guérissent la gorge d'un coup. Surtout, ce qui m'intéresse aussi, c'est de lui montrer mon cahier à l'endroit. Je veux que ses belles mains caressent, les uns après les autres, mes beaux cheveux. Je suis son petit chat. Mais je suis pas sauvage ! Là, elle se trompe. Un petit chat sauvage c'est très dangereux. Il est minuscule et il inquiète personne. Mais un jour... Crrr... Il déchire la peau avec ses griffes. Moi, j'en ai pas ! C'est la honte les ongles longs à la maison. Ma mère me les coupe dès qu'ils poussent trop loin.

J'exagère ! Elle est tout près de moi et je me balade ailleurs ! Après, je la critique si elle s'en va ! Je suis décidée, j'ai préparé ma voix. Je ferme mon carnet de correspondance, je le range et je retourne mon cahier à l'endroit.

— Pourquoi tu prends ton cahier à l'envers ?

Je bouge pas. C'est le silence dans mon cœur.

— Tu te décides enfin à travailler, c'est bien. Mais ouvre ton cahier de l'autre côté. Retourne-le !

Mon cahier est sous mes mains. A l'envers ou à l'endroit ? Je le bloque de toutes mes forces sur la table. Elle le retire et le retourne.

— C'est facile, pourtant, de reconnaître l'endroit de l'envers !... Regarde : page numéro 1... J'ai numéroté chaque page... Où étais-tu ?

Son ongle rouge tape sur le numéro 1. Mes beaux cheveux me font mal. Ma voix est bloquée, je préfère. Sinon, je sors des pages numérotées à l'envers.

Je croirai plus jamais ce que je vois.

J'ai vu mon père écrire le premier sur mon cahier, et j'étais fière de lui. Pourtant, c'était pas vrai : il était le deuxième. J'étais fière comme une andouille.

Plus, j'aggrave mon cas. Elle numérote ! Et moi, ni je n'entends ni je vois rien du tout.

Si je réfléchis, bien sûr ! C'était normal ! C'est le premier écrivain qui donne le sens à mon

cahier, c'est pas le deuxième! Surtout, mon écriture c'est l'affaire de la maîtresse. Et pas d'un autre, ailleurs, complètement fou ! Il m'a cassé la voix et les mains. Je suis en bout de miettes... On est une famille d'aveugles, ma parole! Un numéro, en haut d'une page, personne de la maison, le voit ! Et soi-disant, il sait compter. C'est faux ! Si je réunis des ânes, je le mets au milieu, il se remarque encore par sa bêtise. C'est lui qui me trompe! Il fait un modèle à l'envers. Et en plus, il se permet, il crâne. — Qu'est-ce que tu crois ! Je sais tout !

C'est
moi l' père !

Pourquoi je l'ai laissé jouer avec mon cahier, mon Dieu, pourquoi ? Ce soir, je raconte tout à ma mère. Elle lui enverra l' bombe atomique sur sa gueule d'idiot. Son écriture pourrie c'est des gribouillages. L'écriture à l'envers n'existe pas ! En vérité, il sait pas écrire et il me raconte des histoires debout. Il est complètement mar-teau, ce bonhomme ! Il ment comme un gosse. Heureusement qu'il s'est trompé, mon Dieu, heureusement ! Il a pris mon cahier à l'envers, c'est un coup de chance. Sinon, la maîtresse découvre les gribouillages d'un gosse sur mon cahier. Elle se casse la figure définitivement sur mon compte. Moi, je suis déshonorée à vie. Ma mère se tue au gaz. Mon frère devient fou. Et lui,

se retrouve tout seul devant la justice des hommes.

— Alors, papa, qu'est-ce que je dis à la maîtresse, hein ? Qu'est-ce que j'explique ? Que t'as une belle voix mais que tu joues comme un petit enfant âne ? Je le dévisage. Sa figure de gosse idiot se ratatine.

— Non, ma fille, je sais pas...

Je m'énerve en pleine classe. Heureusement, grâce à mon entraînement, je retiens ma voix furieuse dans ma tête.

— Si! Faut savoir! Tu préfères quoi? Les pages blanches ou les gribouillages? Tu sais pas, hein ! Tu fais le malin mais là, t'es foutu ! Je te casse pas la tête contre le mur... t'es mon père. Mais franchement, oui, vraiment, j'ai envie d'ouvrir le gaz. Et on n'en parle plus. J'en ai trop marre des histoires de fous qui s'arrêtent jamais.

DEUXIÈME PARTIE

Je prends mon crayon HB, j'ouvre mon livre à la page 5 et mon cahier à la page 1. J'abandonne mon père et sa folie bête sinon je termine la journée à l'infirmerie. La maîtresse soulève les épaules.

— A la bonne heure ! Tu te décides enfin !

Je le vérifie pas, j'en suis trop sûre : elle sourit. Mon crayon tremble. Dans une seconde, je le lâche et je lui fais la crise du petit chat sauvage. Je lui déchire la peau. Non, je me calme, c'est préférable. Le principal c'est de travailler. Je tourne plus autour de son sourire. Je copie le texte et je me tais. Un jour bientôt, son sourire je m'en débarrasse; je foutrai le camp ailleurs. C'est simplement l'affaire du

temps comme dit mon père. Un jour, je déménagerai de l'école. Je ne vais pas moisir à la folie ici. Pour l'instant, j'ai besoin d'apprendre à lire. C'est idiot de se presser et de se jeter sur un mauvais risque : je veux pas devenir clochard. Dès que je dessine une écriture magnifique, aussi belle que la voix de mon père, je m'en vais loin d'ici, je me sauve au ciel avec un bon métier.

La maîtresse me regarde démarrer. Je la sens autour de moi. Mon crayon tremble encore au-dessus de ma feuille. J'attends en l'air.

— Je te laisse seule... Travaille, c'est bien.

Elle retourne à son bureau, elle s'assoit et elle tripote la rosé. Ses pétales sont écrasés au chaud dans mon carnet. La tige est toute nue dans son vase, ses habits sont vendus. C'est un squelette à poil et tout sec. Le spectacle est pas joli. La maîtresse est beaucoup attristée. Ses ongles sont beaux comme des pétales neufs, elle les admire, ils la consolent. Elle aime la rosé d'avant. Maintenant, elle regrette son cadeau. Il lui reste un squelette, elle m'a donné les meilleurs morceaux. C'est normal qu'elle regrette : je la déçois toujours, je lui ai jamais fait plaisir une seule fois. Elle a une fille muette, c'est pas un cadeau.

Mon père aussi je le rends triste. Tout à l'heure, quand je rentrerai de l'école, je lui

ramènerai une mauvaise surprise, une correspondance sur mon carnet... Je suis à la porte de la maison, j'ose pas entrer. Ma mère me tire, me dispute, elle comprend pas et moi, je lui dis rien. Elle voit mon carnet dans ma main et ma tête mauvais caractère. Aussitôt, elle pose une question ; je réponds pas. Elle a l'habitude dans ces cas-là, elle se débrouille toute seule et trouve une idée : dans cinq minutes, elle organise la lecture chez la vieille. Mais elle attend d'abord mon père. Moi, je pleure pas; je dis toujours rien et je marche à la fenêtre. Je le guette et je regarde le ciel. Je demande à voix basse un accident au bon Dieu. J'en veux un tout petit, juste le nécessaire. Mon père tombe de vélo mais il garde son sang. Il est un peu chaud sur le thermomètre, c'est tout. Surtout il a sommeil. Ma mère l'aide jusqu'au lit, elle demande pourquoi au bon Dieu et court chercher un docteur. Là, j'approche de mon père, il n'est pas inquiet.

— C'est pas grave... T' fais pas d' souci...

— J'ai pas peur, papa... Tu me signes mon carnet ?

Il prend mon crayon. Il cherche pas un stylo d'homme tellement il est trop fatigué. Il signe les yeux fermés et il s'endort... Mon carnet est passé au travers de l'accident. Personne n'y pense parce que toute la famille est heureuse de voir mon père vivant.

La maîtresse tape dans ses mains. Elles aiment vraiment toutes ce bruit dans cette école. Moi, je le déteste.

Un jour, je vais au cirque du travail de mon père, c'est Noël. Je rentre sous une grande tente et je repère tout de suite le bon Dieu. Il distribue des cadeaux, il m'en donne deux. Il est pas seul ; un autre barbu lui donne un coup de main. Sous le chapiteau, je m'installe mon père, ma mère, mon frère et moi. Le spectacle commence. Tout le monde tape dans ses mains, moi aussi. Mon père prend les miennes et les pose gentiment sur mes genoux.

— Reste tranquille...

— Papa ! J'ai vu le bon Dieu ! Il me regarde de travers et mon frère me saute dessus.

— C'est pas le bon Dieu c'est le père Noël ! Dans les yeux de mon père, l'ambiance n'est pas terrible.

— Eh ben... J' peux pas encore compter sur toi ! La p'tite, elle dit n'importe quoi et toi, tu rajoutes pareil. L'père Noël, ça existe pas ! C'est un homme comme toi et moi, c'est tout. Ici, c'est l' cirque, y s' déguisent n'importe comment.

Le public applaudit, moi aussi. Et ensuite, je regarde mon père.

— Le bon Dieu existe pas ? Il devient rouge foncé sur le front et noir affreux dans les yeux.

— Reste tranquille... Tape pas dans tes mains comme une imbécile.

— Je tape comme tout le monde, c'est fait exprès... Comme ça, je me fais pas remarquer.

— Ah bon... Tu fais comme les autres... Mais les autres-là, ils croient pas au Dieu, ils croient au père Noël ! Si j'suis méchant, j'te donne une gifle maintenant ! Tu vois si l' Dieu il existe ou pas.

Moi, je crois au Dieu. J'applaudis plus jamais un homme comme toi et moi déguisé n'importe comment.

La maîtresse tape dans ses mains; elle prévient le pot rouge : c'est moi. Dans une minute c'est mon tour, elle m'interrogera. Je m'applique sur le dernier mot.

J'ai pas entendu la lecture tout à l'heure mais l'histoire de Rémi me pose aucun problème. Il est à l'école, c'est tout bête. Le matin, il mange tranquillement son petit déjeuner, il fait sa toilette et il s'habille chic de la tête aux chaussettes. Son cartable est gonflé comme ses joues. Il est bourré de livres et il pèse lourd. Rémi est un écrivain qui écrit des bouquins. Il les fourre

dans son cartable et, sur le chemin de l'école, le gosse n'est même pas crâneur. C'est un brave type... Voilà ! Je la devine toute seule, sa vie. Sans l'aide de ma voisine. C'est incroyable comme je lis bien les images ! Je suis peut-être sourde comme un âne mais je suis pas aveugle comme une taupe.

— C'est le tour de qui aujourd'hui ? La maîtresse cherche le pot de yaourt sur ma table... Moi aussi. Il était là tout à l'heure !

— Qui c'est le pot rouge aujourd'hui ?

Mireille me regarde et la couleur de ses yeux est bizarre. D'habitude, ils sont clairs; là, ils sont brouillés. Ma voix et mon cœur résonnent, résonnent, dans ma tête. Où il est passé ce pot rouge encore? Je laisse tomber Mireille sinon j'en finis pas. Je m'occupe de le retrouver. Si, dans cinq minutes, cette saloperie n'est pas là, la maîtresse s'imaginera n'importe quoi. C'est déjà fait ! Elle croit que je le cache et que je respecte pas le tour de rôle. C'est le mien aujourd'hui : je le sais depuis longtemps !

Mireille se lève sans l'autorisation. Elle s'approche et se baisse à mes pieds. Elle ramasse... Je suis vraiment idiot. Je m'inquiétais de la couleur de ses yeux; en vérité, elle voyait le pot rouge sous mes yeux. Je me lève. Elle dit doucement dans mon oreille...

— C'est rigolo, z' donne le pot rouze à une peau rouze !

Mes voisines éclatent de rire. La grosse vache a une grosse bouche. La maîtresse jette son doigt vers elle.

— Retourne immédiatement à ta place, Mireille... Les cachotteries plus tard !

Qu'est-ce que c'est cette copine ? Moi, je lui donne la recette pour tuer l'asticot, et elle, avec ses yeux de serpent, elle me colle un sauvage sur le dos, cette pouilleuse. La maîtresse tape du pied, elle essaie de calmer sa classe. Elle a pas entendu, soi-disant ! Toutes les filles s'excitent. Les gigoteuses demandent : « Qu'est-ce qu'elle a dit Mireille ? » La maîtresse crie au silence, et moi, dans ma tête je crie au secours. Le bruit est infernal. Je suis debout, fatiguée comme une morte. Je veux m'asseoir... Non! C'est mon tour! Je la connais l'histoire de Rémi! Si je tombe sur mon banc, c'est la honte. Je perds la partie. Plutôt, je reste debout. J'attends le silence. Dès que la maîtresse gagne, je commence l'histoire du gosse : je prends la voix de mon père, la plus belle du monde, et je leur bouche le trou du cul. C'est Rémi, mon copain ; c'est plus Mireille. Non! C'est l'asticot! Allez vas-y, bouffe-lui la langue, ravage-la...

C'est le scandale total ! La classe est chaude comme un four allumé. La maîtresse se lève,

ouvre une, deux, trois fenêtres. Il fait froid dans la pièce d'un coup. La maîtresse respire fort : elle a gagné ! Je suis contente pour elle. Surtout, je prépare ma voix. Elle m'envoie le geste de m'asseoir.

— Nous en reparlerons plus tard ! Pour l'instant, silence tout le monde ! Respirez profondément... Et je résume le texte moi-même.

Je tombe assise. J'ai loupé mon tour ! Je tiens le pot dans ma main. C'est plus un pot rouge, celui-là. Je l'appellerai plus jamais comme ça. C'est un pot de yaourt déguisé en insulte grave. Je le passe à ma voisine sans la regarder. Elle me dégoûte, cette grosse. L'autre aussi. Elle est maigre mais elle est dégoûtante comme sa copine.

La maîtresse invente n'importe quoi sur Rémi. Tout le monde l'écoute, sauf moi. Elle m'intéresse pas ce renard. Elle a coupé la voix de l'ancienne meilleure copine de Rémi. Sa vie, personne d'autre la connaît. Certainement pas la maîtresse : elle est trop vieille pour lui.

La cloche sonne... J'en ai marre de la récréation. Je veux rester ici. Sinon, Mireille et les autres me sauteront dessus dehors. En plus, assise en classe, je peux surveiller la renarde blanche. Toute seule, sans témoin, elle fouillera dans mon cahier. Pendant que je tourne dans la cour, elle découvre les gribouillages... La cloche

sonne toujours, j'arrache la dernière page dans le dos carré de la vache. Et je cache la feuille dans mon cartable. La maîtresse n'a rien entendu, la cloche est de mon côté. Je suis plus maline que toutes, encore !

Je suis dans la cour. Je marche en rond dans le froid. Les autres courent dans tous les sens et gueulent dans tous les coins. Elles me cassent la tête contre les murs. Je me bouche les oreilles. Il pleut de plus en plus. Mes baskets se mouillent au fur et à mesure. Je me courbe en deux pour soulager mon dos. Un courant d'air tourne dans mon ventre, j'ai faim. Il manque juste mon petit déjeuner. C'est pas grave : je me rattraperai à la cantine.

La chaussette de ce matin c'était vraiment un sale coup. J'ai rien bouffé et je l'ai cherchée partout pour des prunes... Je me demande bien où elle est, cette crapule. Le survêtement par dessus, ma mère a trouvé que c'était une bonne idée et que le principal c'est de mettre les pieds au chaud. C'était pas idiot mais son avis ne marche pas : j'ai froid aux pieds. Avec des chaussettes de différentes couleurs, c'est normal : je caille. Surtout, je me traîne comme un peau rouge. Je marche comme une indienne ! Je connais ni les baskets ni encore moins les

chaussettes, vertes ou rouges ; je suis pieds nus.
A poil comme les sauvages !

Un jour, je regarde la télé avec mon père. Je suis pas seule et lui non plus : ma mère et mon grand frère sont avec nous. C'est la bagarre à mort entre les indiens et les cow-boys. Entre eux c'est un tremblement de terre sans cyclone. Chacun veut ravager le crâne de l'autre, lui bouffer la langue et les yeux, le rôtir jusqu'à l'os et jeter son cadavre à la poubelle. Les indiens sont sans pitié. Ils attrapent un cow-boy et jouent au foot avec sa tête sur la terre rouge. Alors, le cow-boy se méfie. C'est normal : il a peur de mourir. Sur son cheval, ses yeux tournent à toute vitesse, il cherche partout à reconnaître les indiens. Mais voilà, le grave problème justement c'est de les reconnaître. Ils se ressemblent tous. Plus, ils se déguisent et pas n'importe comment. C'est des malins! Ils cachent leur figure sous la terre. Ils se déguisent en terre rouge et le cow-boy est perdu : il peut jamais les reconnaître nulle part. La carte d'identité des indiens est un secret de guerre. Il est gardé éternellement même si le cow-boy les torture. Personne connaît la vraie figure des indiens. Encore heureux ! Sinon, le cow-boy les massacre tous, un par un.

Des fois, il en attrape un. Il lui arrache sa plume et lui donne de l'eau forte. Soi-disant, à

coups de bouteille, il parlera ! Le prisonnier boit l'alcool de force et le cow-boy rigole. Mais les indiens sont malins jusqu'au bout de tout! Exprès, ils se sont jamais habitués à cette saloperie depuis des générations et des générations. Si un se perd et qu'il tombe dans les mains du cow-boy, c'est pas grave. Il boit et pfuitt... il perd la mémoire. Il raconte n'importe quoi ! Le secret reste gardé éternellement.

La télé pousse des youyouyou formidables! Le cri des indiens descend des montagnes pour les tuer, il fait peur à mort aux cow-boys.

Mon père est immobile sur la chaise.

— J'espère qu' les indiens vont tous les massacrer! Je sais qu' c'est du cinéma mais ça m'fra plaisir quand même.

Mon frère mange ses ongles.

— Moi aussi !

Ma mère fait une drôle de figure. Elle le regarde par-dessus l'épaule de mon frère et là, je comprends sa tête : elle se moque de lui, comme d'habitude.

— Vous l' savez très bien qu' c'est les cow-boys qui gagnent ! Si c'est pas tout d'suite, c'est tout à l'heure !

— Du moment qu'ils s' font massacrer maintenant, c'est déjà ça ! Tout à l'heure, on l' verra pas!

Moi, je suis comme mon père : je regarde

jamais la fin des films de cow-boys. Je m'en vais ou bien si je suis toute seule, je l'éteins. Le cinéma, surtout quand c'est gratuit à la télé, c'est pratique.

— Oui, il a raison, papa! Moi aussi, j'espère qu'ils vont les massacrer.

— Tais-toi!

Je la ferme. Sinon mon frère ce soir, me casse la gueule dans mon lit. Je regarde en silence la meilleure partie du film. De toute façon, c'est inutile de regarder la fin, elle est toujours pareille. Là, c'est différent : une hache se plante dans la gorge d'un cow-boy. Mon père est heureux et il bouge sur sa chaise.

— Chèh ! C'est bien fait !

Mon oncle arrive au bon moment. Lui aussi déteste les cow-boys. On se ressemble tous dans la famille, même si ma mère chipote et que mon oncle regarde le film jusqu'à la fin. Il s'installe.

— Les indiens et Jerry Lewis, ça va! Les autres, non !

Il allume une cigarette et montre le paquet à mon père.

— Tu fumes ?

— Pas tout d' suite. Après l' bagarre...

Mon frère rigole tout seul.

— Qu'est-ce qu'y' a ?

— Vous fumerez le calumet de la paix quand les indiens auront gagné la guerre.

Toute la famille rit, sauf moi. Les plaisanteries de mon frère sont bêtes exactement comme lui.

— Là, maintenant, c'est fini pour eux : ils vont tous se faire massacrer. J' suis content.

— Moi aussi !

— Tu la fermes, sale emmerdeuse! Merde ou quoi! D'abord, toi, tu préfères les cow-boys. Ici, tu fais la maline mais à l'école tu dis à tes copines que tu préfères les cow-boys... Va chercher un cendrier au lieu de faire ta crâneuse !

Je me lève toute rouge.

— C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! Je préfère pas ceux-là ! T'es un menteur ! Tu bois trop : tu racontes n'importe quoi !

Mon père le regarde d'un sale œil. J'aimerais pas être à la place de mon frère.

— Laisse ta sœur tranquille ! C'est toi l'voyou, pas elle !

Mon frère me regarde de travers. Il est noir sur le front et rouge affreux dans les yeux.

— Espèce de...

Mon père le coupe avant la honte.

— Si tu dis l' gros mot, j'te tue ! Ma parole, j't'écrase... Va l' chercher le cendrier puisque tu sais commander !

— Laisse tomber. Il regarde la télé... C'est moi qui fume, j'y vais.

— Si c' voyou, s' lève pas, j' suis plus son père. J'le jette dans la rue.

— Regarde-moi ça ! C'est un homme ? C'est moi qui va !

— Non m'man, c'est moi !

Je suis gênée de toutes ces histoires devant elle. J'ai cherché la bagarre dehors et maintenant, c'est dedans. Ce soir, je débarrasse la table sans discuter. Je crierai pas au partage avec mon frère... Paf ! Il me donne un coup de pied sous la table en douce. Je le rapporte pas. Sinon, ma mère se monte contre moi à vie et surtout mon frère ira se coucher sans ses dents.

Mireille court devant moi.

— Viens, viens, on zoue à çat !

Elle se moque de moi, cette fille. Elle aussi boit trop et perd la mémoire ! Elle m'insulte en classe et maintenant, elle me propose un jeu. J'y vais pas ! A sa place, j'aurais honte. Surtout, si je joue pas c'est pour son bien. Sinon je lui déchire le visage. Et malgré tout, je veux pas. Je me tiens à ma place. Je cours pas derrière un scandale avec ses parents. Pourtant, mes ongles me démangent.

Je suis un petit chat sauvage qui se voit pas. Je me planque derrière un masque sur la figure. Tous les matins, je me fais belle et mignonne, je

me colle une peau rouge sur le visage. Je marche vers l'école, mon visage rouge est magnifique. Il brille comme un bijou en or. Les gens sont tous jaloux de ma beauté. Ils deviennent pas que c'est une ruse. Derrière, je cache un petit affreux avec des griffes pleines de sang, comme les ongles de la maîtresse. Je m'approche du premier qui m'embête, il me trouve belle et là, je soulève le masque. Il tombe à la renverse de peur. Je lui déchire d'abord la peau, ensuite, je le tue définitivement... Je suis pas saoule, je raconte pas une fausse histoire. J'ai un masque de beauté sur le visage c'est une ruse de guerre.

Mireille s'arrête et m'attend. Je change ni de route ni d'avis. J'arrive doucement, sans bruit, comme un indien. Elle fait des yeux câlins, comme un gros chien avant la punition.

— T'esfâcée?

Je mens même si je bois pas.

— Fâchée de quoi ?

Elle sourit et ses yeux s'ouvrent en entier. Ils sont moches : tout jaunes avec des piqûres vertes. Elle est pas belle, Mireille. J'ai envie de la pousser par terre. Je retiens mes mains croisées dans mon dos, je force dans ma gorge et je sors une petite voix.

— Comment tu sais que je suis une indienne? J' t'ai jamais dit que j'aime pas les

cow-boys ni que je préfère les indiens ! Alors, comment tu le sais ?

Ma voix est sortie dure et forte. Mireille baisse les yeux.

— On dirait que t'es fâcée contre moi... C'est une maline, cette gosse; elle joue la timide. On est tous malins dans la vie ou quoi ?

— C'est ma mère...

D'une voix vraiment douce, sinon elle répond pas et se sauve, j'insiste.

— Quoi, ta mère? J'ai pas fait de scandale encore. En plus, elle m'a jamais vue !

Je me suis encore trompée de voix. Mireille garde les yeux par terre.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit, ta mère, Mireille, s'il te plaît ?

— T'es vraiment pas fâcée, alors !

La mère de Mireille, je la connais pas. Je l'ai jamais vue. Je connais sa fille par cœur, son asticot et son cul, mais elle, rien du tout. Sa mère, au contraire, me connaît. Et franchement, je me demande bien comment.

— C'est ta faute... Z'ai craqué comme tu m'as zit. Ma mère m'a vue et z' me suis fait disputer.

— T'as pas dit le secret, j'espère! Sinon, ça peut pas marcher.

— Z'ai rien zit tout de suite... Ma mère voulait pas m'écouter. Z'ai craqué et ma mère m'a traitée de petite zégoûtante. Elle devient

verte et me demande où z'ai appris une chose pareille. Elle m'interdit trois fois de recommencer. Elle m'explique que ze suis pas une çauvaze tout de même. Ze veux la calmer mais elle me coupe sans m'écouter. Elle me zemande si z' l'entends et elle crie qu'elle veut pas se répéter zeux fois. Elle me traite encore de petite çauvaze et de tout rapporter à mon père. Moi, ze zis plus rien et enquête, ze lui zemande c'est quoi une çauvaze. Elle s'énerve encore plus. Elle zit : une çauvaze c'est une çauvaze ! Z'insiste plus. C'est normal ! Et ze lui explique que c'est une inzienne, par ekzemple. Elle reconnaît que c'est vrai. Et là, ze lui donne le secret... Ze lui dis : z'en connais une ! Elle se met trois fois plus en colère. Elle zit que ze suis une horrible petite menteuse et que c'est inacceptable de mentir à ça mère. Soi-dizant que les inziennes vivent pas en France ! Ze le sais bien, moi, que tu vis ici !

Je suis ahurie de moi, de Mireille et de sa mère. C'est l'ahurition totale ! De ma vie complète, j'ai jamais entendu une détraquée pareille.

— T'es fâcée passque t'es une inzienne ? C'est pas grave. Moi, z' trouve que t'as d'la çance ! On va t' voir à la télé !

Je me tais. Elle est cinglée, faut pas la contrarier non plus. Elles sont toutes folles dans cette école. Finalement, mon père est pas si dingue. Il

s'énerve, c'est la faute de son sang, il est rouge. Mais il se détraque jamais à ce point-là. En vérité, je suis enfermée chez les fous. Si je le raconte à mon père, il est capable de dire que je suis folle. Je regarde gentiment Mireille.

— Je suis pas fâchée du tout... T'as raison : j'ai de la chance.

— Z' peux zouer avec toi maintenant ? Elle est folle, et ça lui suffit pas ; en plus, elle est pot de colle.

— Je te remercie beaucoup, je veux bien, mais j'ai pas le temps. Elle bouge pas, et reste là, sous mon nez.

— Je joue à un jeu de piste. C'est un jeu toute seule. Tu peux pas rester avec moi.

Elle ouvre sa bouche sans le son. Elle a l'air inquiète.

— Ça va pas ?

— Si... Qu'est-ce que ze fait pour l'asticot ? Y' a peut-être une autre çolution que craçer par terre. T'en connais pas une autre, pas çauvaze ?

Je frotte et je pince mon nez très fort.

— Je vais réfléchir... Mais je peux pas si tu es là.

Elle tape dans ses mains. Je tourne la tête. Elle m'attrape par la blouse.

— Von, von, z' m'en vais !

Je reste seule. Mon cœur résonne mais je suis

soulagée. Elle est partie! Oui, va-t'en! J'espère que l'asticot va te bouffer tout entière. J'espère qu'il va te massacrer.

Je suis dans la cour. J'ai froid au corps et faim dans le ventre. Et l'incroyable : je marche comme un peau-rouge! Je suis une inzienne! Quelle rigolade! Si je regarde la vie de loin, en haut d'une montagne en vacances, elle est comique çette histoire. De près, dans la cour de l'école, elle est pas formidable.

Elle a envie de sauter en me voyant à la télé. Mais elle a aucune chance! Je suis pas une indienne! Je me déguise tous les matins, d'accord. Mais je le montrerai pas à la télé. Si les indiens acceptent c'est leur affaire! Moi, à leur place, je me présenterai pas, ni moi, ni le reste de ma famille... Ils se montrent. Ils descendent des montagnes pour le massacre. Du coup, ils sont repérés. A partir de là, tout le monde se méfie d'eux. Tout le monde est prévenu de leur sauvagerie.

Mon père aussi m'a mise au courant. Heureusement, sinon, toute l'école est prévenue, sauf moi. Un jour, il m'avertit qu'il est repéré. J'ai un choc et je n'écoute plus rien. Je me bouche les oreilles avec ma méthode.

J'oublie jamais de le respecter. Il avait oublié son casse-croûte à la maison.

— Les enfants... Avant l'garderie, ton frère et toi, vous l' portez.

Mon frère le promet à ma mère et il me prend la main. Dans l'autre, il tient mon goûter et le sien, la gamelle et le casse-croûte à l'intérieur. On s'en va tous les deux. Dehors, c'est la nuit, il fait noir. Bientôt, il fera jour. Je crains pas le noir, ni mon frère non plus. Mon père, au contraire : il a peur. Il ouvre la porte de la maison, je dors pas et je l'entends sur le palier.

— En pleine nuit, en plus, en pleine nuit...

Je le cherche dans la rue avec mon frère. Il tient ma main dans sa poche et ses petits doigts jouent au piano sur les miens... Le voilà ! Il est là ! On le reconnaît tout de suite. C'est lui qui brille comme un verre de terre dans le noir. Pourtant, c'est pas un asticot. Il a autour de sa tête, en vérité c'est autour de sa casquette, un bandeau orange éblouissant. Là, dans la rue noire, c'est un chef indien. Et dans le froid, il ressemble aussi à un gros nounours. Sa casquette a des oreilles qui descendent jusqu'au cou et sa veste en anorak est trop grasse. Il est énorme, là-dedans ! Pourtant, il est pas gros dans la vie. Costaud, oui; juste et généreux, d'accord... gros, certainement pas! Il est pas très beau habillé comme une bête. Je préfère le

voir à la maison, surtout le soir. Avec sa robe blanche et son pantalon léger comme deux plumes, sa tête entortillée dans un foulard extraordinaire qui ne brille pas, c'est le roi des princes. Quand il a mal à la tête, il rafraîchit son crâne avec des feuilles de menthe ou des peluches d'orange. A chaque fois qu'il se décore, j'éclate. Il me regarde à ce moment-là, son œil n'est ni rouge ni noir, il est gentil ; et il rigole avec moi.

— Tu ris parce que tu trouves que j' ressemble à un indien.

— Oui, papa...

Il est là, devant nous, mais il nous a pas encore vus. Mon frère ne bouge pas, il me retient et le regarde sans un mot. Il serre fort ma main dans sa poche.

— Arrête... Tu me fais mal. Il me tend la gamelle.

— Tiens! Va lui donner toi-même. Je t'attends ici.

Il est fainéant, ce type ! Il reste un pas jusqu'à mon père, deux au maximum, et il veut pas bouger lui-même... J'approche toute seule du chef indien. Il regarde une crotte de chien sur le trottoir. Il stationne debout devant elle. Peut-être, il prie. C'est pas une bonne idée de prier aux pieds d'un caca.

— La vérité, on va dire : heureusement qu'y'

a la vieillesse, y' a la mort. C'est l' seule justice, c'est l' seule égalité. On peut pas insulter un vieux, on peut pas insulter un mort. Si y' avait pas la mort, les riches y s'raient toujours riches et la classe ouvrière, elle fait tout l' temps l'esclave... Du moment qu'y' a la mort, tac! Tout l' monde part. Ça dure pas l'esclavage. La mort c'est la justice : t'es riche mais tu peux pas payer l'avocat, tu peux pas donner des pots d'vin pour qu' tu restes vivant. Le chef indien me remarque.

— Pourquoi t'es venue ?

C'est pas trop tôt qu'il change son disque. C'est déjà l'heure d'arriver en retard à la garderie. Encore heureux qu'il s'arrête de faire la chèvre tout seul ! Il s'est rendu compte juste à temps. J'aime pas le couper quand il parle. J'y comprends rien mais je lui découperai jamais sa parole comme un morceau de viande.

— T'as oublié ton casse-croûte... Il fait le fier.

— Ben dis donc... t'es venue toute seule !

Je voudrais bien ! Je suis capable comme un homme ! Je connais la route et j'ai pas peur de la nuit. Mais je suis obligée de reconnaître la vérité.

— Non, papa. Ton fils, il est là.

— Il est là? Où ça?

Je lui montre du doigt et je fais des grands

signes à mon frère. Il garde les yeux à terre, sur le trottoir. Il me déshonore des pieds à la tête, ce garçon. Pourtant, il a pas de crotte sur ses chaussures. Mon père regarde son fils qui ne bouge pas. Et la fierté du chef s'en va.

— Donne-moi ça... Va-t'en tout d' suite. Je suis très embêtée. Je veux pas le quitter là-dessus.

— A tout à l'heure...

— A tout à l'heure, ma fille.

— Au fait ! Pourquoi tu brilles ?

— Je brille pas.

— Si ! Avec les bandes...

— Comme ça, on s' fait pas écraser..

— Comme un asticot ?

— Quoi asticot ? J' connais pas. Si j' dis la vérité-Là, j'écoute plus. La vérité, je la connais par cœur : il exagère. Je veux me sauver à la garderie dans la minute.

— Au revoir, papa...

— Quoi, au revoir? La vérité, ça t'intéresse pas?

— Si...

Mais je l'écoute pas.

— C'est pas vrai, ils s'occupent pas de notre sécurité. Tu crois qu'ils ont quelque chose à faire si on s' fait écraser par les voitures ? Rien du tout ! Y veulent qu'on s' fasse repérer, oui !

On est trois ou quatre dans tout l' secteur, avec ces bandes-là, les gens y nous voit partout, et tout l'temps parce qu'on s' déplace. Comme ça, y disent : ils sont par dizaines de milliers. Voilà l'affaire !

— Oui, papa. Au revoir ! Je fais un pas en arrière. Il m'arrête par la manche.

— Dis à ton frère : ton père il a dit qu'il faut bien travailler à l'école.

— Mais c'est pas l'école aujourd'hui !

— Je sais ! Faut bien travailler quand même A l'école comme à la garderie. Sinon... Mon frère gueule dans la rue.

— Dépêche-toi ! Ça y est ! On est en retard ! Qu'est-ce qu'on va dire ?

Je cours vers lui, j'attrape sa main et on fout le camp. Il est silencieux comme un mur. Il a exactement la même tête que mon père.

— Papa, il veut que...

— Je sais! J'ai pas besoin que tu le dises! Tais-toi et marche plus vite.

Je me tais. Je suis muette comme un morceau de viande. Il est fort ! Il m'égorge la parole sans couteau.

Flip, flop, pieds nus dans les flaques d'eau. J'ai réfléchi ! Finalement, je suis la fille d'un

Grand Chef Peau-Rouge, mon frère est son fils et ma mère est une reine. A côté de moi, Mireille c'est une clocharde ! Elle a pas eu de chance. Je dois pas être méchante jusqu'au bout avec cette gosse. Je la pardonne de sa bêtise surtout que c'était pas bête. Elle arrive en courant.

— T'as réfléchi ? Je réponds oui.

— Alors?

— Tu gardes l'asticot ! Pas de problème ! Il est important, il fait le ménage dans ta bouche. Tu peux manger tranquille. Avec lui, tes dents restent propres.

Elle fait une vilaine grimace. Elle a pas l'air du tout d'accord. Elle est déçue et elle le cache pas. D'habitude, quand je parle, elle est toujours contente. Elle danse, saute et frappe dans ses mains ; et moi, pendant ce temps, j'ai mal à la tête. Là c'est le silence muet.

— Ça va pas nan ! Y va me manzer la langue, c'est toi qui l'a zit ! Et maintenant, tu racontes le contraire. T'es trop fâcée contre moi à cause de l'inziene. Tu veux que l'asticot me bouffe tout entière même les z'osser !

Mireille, en général, elle est bête; mais des fois, elle est intelligente.

— Alors, débrouille-toi avec ! Tue-le ! Garde-le ! C'est pas mon problème ! Je t'ai donné une méthode, t'en veux pas ! T'es partie tout racon-

ter à ta mère comme une gosse. Va lui demander des conseils ! Moi, j'en sais rien ! Elle pleure de toutes ses larmes.

— Ecoute Mireille... T'as un asticot dans la bouche. Je sais pas pourquoi il est là. Il est là, c'est tout. Tu veux t'en débarrasser, c'est normal.

Je suis d'accord que tu peux pas rester avec lui. Seulement, c'est pas possible. Il faut plus penser à lui. Tu l'oublies, il partira tout seul... Il a une maison quelque part ailleurs, c'est sa maison de toujours. Il restera pas dans ta bouche jusqu'à la mort... Pleure pas, Mireille ! Tu pleures tout le temps ! J'ai pas pleuré, moi, quand t'as dit que je suis une indienne. Toi aussi, c'est pas grave encore moins un asticot dans ta bouche.

Elle renifle et elle tousse.

— Ci... è gav...

Je m'échauffe un peu, exprès pour la calmer.

— Arrête de chialer! Déjà, tu zozotes! On comprends rien. Mais si en plus tu pleures...

Elle s'essuie les yeux toute seule. J'ai pas envie de la torcher moi-même.

— Voilà... Z'arrête... Ze pleure p'us. T'es plus fâchée contre moi ?

— J'ai jamais été fâchée, Mireille, jamais. Je me mets en colère parce que t'es une petite fille qui comprend rien. Mais c'est fini... Je me mettrai à côté de toi à la cantine.

Elle sourit, et franchement, oui franchement, elle a de belles dents.

— C'est vrai ?... Pourquoi tu restes toujours toute seule ? Pourquoi tu viens pas zouer ?... Je réponds non.

— Je peux pas. Je suis dans un jeu de piste très dur. Tu peux pas jouer avec moi, c'est pas possible.

Elle bouge pas. Elle veut pas partir et elle regarde mon visage. Ses yeux sont encore tout mouillés.

— Tu çais, moi aussi, ze préfère les z'inziens. Ze préfère pas les cow-boys. Les z'inziens, ils massacrent pas toujours les gens. Y'en a qui sont zentils comme toi. Eux, z' les préfère à tout le monde.

Je retiens mes nerfs, ils commencent à se tortiller dans tous les sens.

— Oui, les z'inziens comme toi, ze les aime beaucoup.

— T'as raison, Mireille. Tout le monde les préfère quand ils ont pas de couteau. Pas de problème!...

Elle s'accroche encore à mes chaussettes. Qu'est-ce qu'elle veut ? Je lui ai donné toutes les explications pourtant ! Elle a peur de l'asticot comme d'une bête. Il est plus petit, moins fort, et elle me dérange avec un bout de serpent ridicule.

— Mireille, écoute-moi : une bouche c'est comme un trou du cul, ça pue...

— Ma bouçe, elle pue pas ! Mon cul nan plus !

Elle ment plus que moi, cette gamine. Elle a de la chance : je suis gentille ; sinon, je le répéterai à sa mère.

— Toutes les bouches et tous les culs du monde puent, Mireille. Y'a pas que toi, y'a pas que l'autre. Et l'asticot restera pas toute sa vie dans une bouche qui pue obligatoirement. Il partira bientôt. Il se décidera tout seul. Sinon, c'est la mort au gaz puant. Entre la mort dans ta bouche et le confort chez lui, il est pas fou. Qu'est-ce que tu crois ! T'as confiance en moi oui ou non ?

Elle fait oui avec la tête. Et elle tape dans ses mains. Elle se penche sur moi mais je me recule. J'en veux pas de son bizou ! Je regarde loin devant, derrière la grosse grille qui entoure l'école.

— Tu vois, t'es encore façée... Je réponds non.

— Mais je vais le faire si tu me laisses pas... Mon jeu est plus grave que tous les asticotés du monde dans une seule bouche.

La maîtresse n'est pas dans la cour. Elle visite seule la classe. D'habitude, elle respire à fond

les yeux fermés sous le préau. Quand il fait beau, c'est encore plus rare, elle sort son nez au soleil. Elle lève la tête au ciel et la maîtresse sourit. Ensuite, elle se promène. Elle marche toute raide et en même temps, elle contrôle la beauté de son vernis. Elle croise les bras, écarte les doigts sur les manches de sa veste et souffle sur le rouge aux ongles.

Son tailleur gris est magnifique, je dis pas le contraire. La veste et la jupe plissée ensemble c'est très beau et très chic. J'ai envie d'acheter le même costume à ma mère. Mais je veux pas copier sur la maîtresse. J'en choisirai un d'une autre couleur. J'irai dans une boutique, j'amènerai pas ma mère. Je lui fais une surprise, c'est un cadeau. Surtout, son choix n'est pas formidable. A chaque fois, elle saute sur un tissu orange ou brillant. Le goût de ma mère est le plus voyant jusqu'à vingt kilomètres. C'est plus un costume le tailleur à son goût, c'est un déguisement. En plus, elle réclame un foulard de tête doré ! Moi toute seule, je choisirai un costume de femme, un tailleur noir ou bleu marine. J'accepterai un petit foulard de poche. Je le prendrai vert si le tailleur est noir, ou jaune pâle si le tissu est bleu. J'ai un bon goût, meilleur que le sien. Le malheur c'est qu'elle m'écoute jamais. Quand elle s'habille dehors, on la repère à cent kilomètres. Et je compte pas qu'elle parle

fort et qu'elle rigole de toutes ses dents brillantes.

Un jour, la colonie est terminée. Je l'attends et mon frère regarde loin dans la rue, derrière le grillage du gymnase. Elle n'est pas encore là; elle vient pas. Je me colle contre mon frère.

— C'est la catastrophe...

— T'es trop moche, va. L'ogre y voudra pas de toi. T'es trop maigre, y'a rien à manger dans tes cuisses de grenouille. T'as pas de souci à te faire! Tu peux rester trois jours ici, l'ogre viendra pas. Maman va venir chercher sa mocheté, t'inquiète pas.

Je répons en silence : d'où il le sort, l'ogre ? J'y pense pas à celui-là. Je réfléchis seulement à ma mère. Pourquoi elle arrive pas ?

— Et si elle vient pas ?

— Je te le répète, tu l'intéresses pas, l'ogre ! Elle est en retard, c'est tout. Elle s'est trompée dans le métro.

— Et si l'ogre mange d'abord maman, après il vient nous bouffer toi et moi ?

Là, je constate que moi aussi j'y pensais. Mon frère pose sa main sur mon épaule.

— T'es pas une trouillarda, non? D'abord, l'ogre a peur de maman. Ensuite, je lui pique son couteau et je te défends. Il te mangera jamais tant que je suis là.

— Et si l'ogre te mange le premier ?

— Tu m'énerves avec ta trouille d'idiote! Premièrement, l'ogre existe pas. C'est comme le père Noël.

— Et si papa l'a jamais vu mais il existe quand même? Moi, je l'ai vu le père Noël. Alors ?

— Ah bon, tu l'as vu ? T'as reçu une claque, oui ! De toute façon, si l'ogre existe, je suis plus fort que lui. Pas de problème. Tais-toi ; attends à côté de moi et ne bouge plus.

J'ai reçu aucune claque ! Un père frappe pas sa fille pour n'importe quoi. Il est pas comme mon frère.

Je poireaute près de lui, elle vient pas. Je me lève sur la pointe des pieds, je regarde le plus loin devant moi, elle arrive pas. Les autres gosses s'en vont un par un, ou deux par deux avec leurs frères. Leurs parents sont mignons.

— J'en suis sûre, l'ogre existe... Il a donné le mauvais chemin à maman dans le métro. Maintenant, elle est perdue !

Mon frère est d'accord en secret. Il se tait, j'en profite : j'insiste de tout mon cœur.

— Il faut partir tout seuls. Tous les deux on trouve la route. Je reste pas trois jours ici en attendant qu'il me bouffe. Je me sauve avec toi. Oui, il va venir et toi t'es trop petit. Pour dire la vérité, t'es pas fort. Un jour peut-être tu remplaceras papa mais pour l'instant, rien du tout. Il

peut te manger le premier même si t'es une grenouille comme moi. Les grenouilles c'est délicieux, ma mono me l'a dit !

Mon frère me regarde méchant. Tant pis ! Je préfère son mauvais caractère que les grosses dents et le gros bide de l'ogre.

— Ta mono raconte n'importe quoi ! Et toi, comme d'habitude, t'es bête : tu la crois ! T'as déjà vu maman apporter des grenouilles à table ?

— Non...

— Alors ? Et y'a tout ce qu'il faut à la maison Tu peux pas dire qu'il manque de quelque chose !

— C'est toi, l'imbécile ! Tu connais rien de la vie ! Bien sûr, elles se mangent les grenouilles ! On pique leurs cuisses avec du citron et des petites fourchettes. Nous, on les mange pas mais les autres, oui ! Moi, je me sauve tout de suite et je t'amène avec moi.

— Qui c'est les autres ?

Je me tais. Je suis coincée et je dis plus rien. Mon frère est le plus malin avec son mauvais caractère. Mais je suis pas trouillarde ni idiote non plus ! Il attend une réponse, c'est très bien : je la donne au hasard.

— La mono, par exemple.

— Et puis qui encore ? La mono c'est une personne. Elle suffit pas toute seule.

Je veux plus penser aux autres. Ils font ce qu'ils veulent, après tout. Je pense à l'ogre et celui-là c'est un méchant. J'espère qu'il est écrasé sous le métro ou sous une voiture, c'est pire... Où elle est ma mère ? Elle court vite comme une championne pourtant.

L'ogre et les autres, je les laisse tomber : c'est une sale discussion encore. Je veux partir tous les deux en courant. Mais on bouge pas ! On reste et on discute sur place comme des vieilles. Mon frère c'est le roi des imbéciles : il perd du temps précieux.

— Alors, les autres ? Tu sais pas, hein ; tu sais pas...

— Non ! C'est pas intéressant de toute façon.

Les vieilles se taisent. Entre mon frère et moi c'est un silence de mort... Ma mère est dans le métro ou dans la rue. Elle tourne en rond et cogne sa tête contre les murs. Le sang coule du front, elle saigne sur son visage. Perdue ! Elle est perdue comme une orpheline ! Elle demande à quelqu'un le bon chemin.

— Vite ! Ma mocheté et mon fils m'attendent. Ils vont s'enfuir.

Exprès, il lui donne la mauvaise route. C'est pas un méchant, il joue le malin avec elle. Moi aussi, au jeu de piste, je donne toujours le mauvais chemin aux autres. Je les perds et c'est normal : c'est le règlement. Le malheur c'est

que ma mère n'a pas le temps de s'amuser un peu.

Une autre fois, c'était la même chose. Quelqu'un oublie de prévenir qu'il s'amuse. Elle est rentrée en pleine nuit à la maison. Mon père était tout rouge et fou furieux contre elle. Ma mère se défend en lui expliquant le jeu. Il est devenu tout noir, elle a levé la main dans le vide.

— C'est pas grave... J' vais faire l' manger.

Mon père regarde ses mains, il fait craquer ses os et il dit rien. Il regarde plus personne : ni mon frère, ni moi, ni les informations à la télé.

Aïe ! Mon frère me prend le bras, il est fou, il serre comme un dingue.

— Regarde ! C'est maman !

Il court et s'arrête aussitôt comme le vieux chien de chasse à la colo. Il revient en arrière à sa première place et me reprend le bras.

— Je suis d'accord finalement. Je me sauve en courant.

— Moi aussi, je veux bien mais c'est trop tard. Elle est arrivée avant l'autre...

Ma mère court à la vitesse d'un cheval, elle rigole et tout le monde la regarde dans sa bouche. Le soleil sur ses dents brille de toutes ses forces. Sa robe longue à quarante couleurs dépasse sous le manteau. Son foulard est honteux : on dirait un bout de sa robe qu'elle a déchiré sur sa tête. Mon frère est écoeuré.

— Comment elle est habillée encore !

— Moi aussi, j'aime pas qu'elle montre ses dents dehors.

Ma mère est si heureuse qu'elle nous fout la honte. Elle nous saute dessus et nous embrasse partout. J'ai la figure toute mouillée et mes joues me grattent la peau. Elle bave quand elle est trop contente.

La monitrice s'approche. Je l'ai pas convoquée pourtant, ni mon frère non plus.

— Je commençais à m'inquiéter... Vous êtes si en retard -La cheyenne en robe de nuit lève la tête.

— Excuse-moi...

Mais son fils la tire par la manche.

— Allez m'man ! On y va ! On s'en va !

Elle se tourne sur nous et soulève les valises.

— Une salope m'a trompée exprès. J'ai pas crue d' moi-même et j'ai pris l'autre chemin. Mais y'a trop de directions, c'était pas là non plus.

Mon frère, et je suis d'accord, lui demande dans notre code secret pourquoi elle a pas cherché un contrôleur.

— Si! Heureusement, j'ai trouvé un bon. C'est lui qui m'a montré le chemin.

La monitrice fait des yeux comme en plein chahut la nuit où elle ouvrirait la porte. Elle a rien pigé depuis le début. L'honneur est sauvé.

Encore heureux, c'est le minimum. Si, en plus de la robe de nuit, elle imagine ma mère tourner dans le métro comme dans un bocal, j'en parle pas.

— ... suis allée là-bas. Je n'ai pas trouvé une robe aussi belle que la vôtre. C'est un ancien modèle, peut-être ? De quelle région êtes-vous ?

La monitrice est patiente. Je l'ai déjà remarqué pendant la colo. Un garçon ou une fille ne lui répondait pas : elle attendait. Je l'ai jamais vu s'énerver. Moi, je lui répondais toujours. Mais j'étais tellement sage qu'elle me demandait jamais rien. Encore une fois, sa patience saute aux yeux. Ma mère est occupée à nous mouiller dans le cou et la mono résiste. Elle se fâche pas ! Je trouve que ma mère exagère un peu trop. L'autre lui parle et elle détourne la tête ! C'est vrai que la question de la mono est un peu bête. Si j'avais une maison à la campagne, ma mère nous enverrait pas chez elle, mon frère et moi ! J'appuie avec mon pouce sur le doigt de ma mère. Elle pige sur le coup l'avertissement et, enfin, elle s'occupe de la monitrice.

— Excuse-moi...

Juste à temps ! Une minute supplémentaire, et l'autre croyait, qu'en plus, ma mère est sourde.

— Votre robe est très belle...

— Tu viens, m'man ! Papa nous attend !

Mon frère est gonflé ! C'est le meilleur moment des compliments et voilà de quoi il se mêle à tort ! Ma mère pose les valises.

— Au 'voir, madame. Merci. Excuse-moi.

Nous marchons tous les trois comme une même famille jusqu'au métro. Il manque mon père mais on le retrouve dans cinq minutes. On l'oubliera jamais ! Même après deux mois de vacances. Faut pas exagérer !

Mon grand frère est furieux. Son front est tout barré. Il ressemble à un petit vieux, c'est incroyable !

— Je suis bien content que la colonisation c'est fini, j'en avais marre.

— L'année prochaine, n'ch Allah, je vous envoie pas là-bas. J'ai rien dit à la femme mais ta sœur, elle a des poux dans les cheveux. Toi aussi, mais un garçon, c'est pas grave. J'arrive à la maison et ton père te rase la tête. En plus, le pétigo lui a mangé les oreilles.

Mon frère les attrape toutes les deux et me rigole dedans. Surtout, il chante faux !

— Le p'tit gros t'a bouffé les oreilles. L'ogre préfère les grenouilles dégoûtantes qu'ont des poux dans les cheveux. Le p'tit gros lui a bouffé les oreilles...

Je suis pas contente à mon tour. Je lui donne un coup de pied. Il me tire par les cheveux. Je

lui pince le nez, il me donne une claque. Je prépare un crachat dans ma bouche, il...

— Restez tranquille ! Vous venez juste d'arriver et c'est déjà la bagarre ! Les enfants, normalement, ils sont contents de voir leur mère. Au contraire, vous faites la honte dans la rue !

— C'est pas nous qu'ils regardent, les gens. C'est toi avec ta robe de clown !

— C'est pas vrai, m'man ! Les gens surveillent le voyou... On se fait repérer à cause de toi ! C'est pas la robe de maman. Elle est très belle avec cette robe magnifique. Même la mono était jalouse !

Mon frère me montre un seul doigt, celui du milieu. Heureusement, ma mère n'a rien vu. C'est un geste de la honte totale, ce doigt ! En plus, il rajoute un gros mot. Ma mère lui ferme la bouche avec une claque. Là, mon frère gueule carrément dans la rue.

— Espèce d'imbécile ! Elle se moquait de maman, voilà la vérité ! Comme d'habitude, t'as rien compris ! Tu crois qu'elle a des robes de clown, ta mono ? Si elle en a, elle dort avec, elle sort pas dehors avec cette saloperie sur le dos. Après, elle se fout de nous, elle dit : elle est jolie la robe. Si elle était jolie, elle crânerait dans la rue avec, elle la chiffonnerait pas dans son lit dégoûtant ! C'est une salope, ta mono. Comme l'autre bonne femme... Eh m'man ! Si tu la

reconnais dans le métro, la salope, dis-le-moi !
Je lui mets mon doigt dans le cul.

La maîtresse est seule en classe. Moi, je tourne en rond dans la cour. Qu'est-ce qu'elle fabrique ? Elle fouille dans mes affaires ou quoi ? Elle est dans mon cartable, la tête la première et elle regarde au fond.

Elle me fatigue. Je m'assois sur un bord de pelouse et je grignote mon pain au chocolat en rêve. Je pique-nique en douce. Je m'installe au chaud dans mon ventre et j'attends la fin de la récréation au calme. Malheureusement, mon goûter est dans mon cartable. Et celui-là est dans la classe ; et dans celle-là, elle fait le guet.

Je me relève. Si je reste assise comme une mouche écrasée sur l'herbe c'est pas une attitude correcte. Au contraire, c'est un comportement tordu. Et dégoûtant, en plus. Surtout, c'est complètement inutile : mon pain au chocolat est prisonnier de la maîtresse. En vérité, elle me fouille pas. Elle est à son bureau et corrige au stylo rouge tous les cahiers. Moi, pendant ce temps-là, je reste maigre.

Les indiens aussi sont maigrichons. A mon avis, mon cas, c'est pas de ma faute. Mais eux ! Ils mangent par terre, en plein soleil et sous les mouches. Les moustiques en profitent, ils se

jettent sur eux et les bouffent à chaque repas. C'est rare un gros peau-rouge. Evidemment ! La moitié de sa part fout le camp chez les insectes à voile. Mon père, il les chasse avec une branche, lui. Pourtant, je reste maigrelette.

Un jour, c'est dimanche à l'hôpital, il rend visite à sa morveuse. Il a caché sa gamelle dans un sac en plastique sinon, une histoire de privilège éclate... On se planque dans les fourrés du parc et je mange accroupie mon couscous avec du yaourt. Je me goinfre jusqu'au nez. Pendant ce temps, il fait aucun cadeau : il massacre toutes les bestioles autour. En plus, la branche m'aère la tête. Je rentre le soir au réfectoire et je m'installe à table. Je regarde d'un air dégoûté l'assiette de soupe qui sent mauvais sous mes yeux. L'infirmière est furieuse.

— Qu'est-ce que c'est ce caprice ? Tu grossiras jamais si tu manges pas !

Je suis maigre comme un peau-rouge... Et alors ? Mireille s'est trompée finalement. Les moustiques volent les indiens jusqu'à l'os, c'est bien joli, mais j'ai aucun rapport. Moi, c'est la maîtresse qui bouffe mon pain au chocolat.

J'arrive sous le préau et je fais demi-tour. Je quitte la piste. Je suis ni une indienne ni une

peau-rouge. Ici, c'est pas un cirque avec des chevaux. C'est une école ! Au lieu de suivre une détraquée grave comme Mireille, pourquoi je récite pas ma table de multiplication ? Deux fois un deux...

Je retourne dans les flaques d'eau. Mes bas-kets baignent dans la pluie. Maintenant, j'en ai une verte barrée de rouge et l'autre est rouge tâchée de vert. Elles se mélangent dans l'eau. Elles sont devenues, les deux, d'une seule couleur ! En vérité, c'est impossible : le mélange se combine pas si je croise pas les jambes. Mais si je le fais, je tombe et je traîne par terre. Je préfère marcher.

Flip, flop, je me rafraîchis, je bois de l'eau avec mes pieds. Je suis une fleur. La rosé de la maîtresse est devenue un squelette dans son vase. Elle est idiote ! Elle s'est laissée crever comme un chien triste. Moi, je remplis au moins mon ventre avec de l'eau.

Un jour, je suis attachée par une bande sur un grand lit. J'étouffe un peu et je peux plus bouger. Je regarde la carafe d'eau : elle est là sur ma table de nuit. J'entends des pas dans le couloir et à chaque fois, je dis : à boire, à boire... Ma bouche est sec comme une galette et mes yeux sont des petits oignons piquants. Je crie de toutes mes forces et je réclame mon père et ma mère. Ma voix affreuse fait des trous dans mon

gosier. Où ils sont mes parents? Ils m'ont abandonnée au diable. Mes yeux brûlent dans un feu géant. C'est pas mon vrai père ni ma mère! Ils m'ont volée à d'autres. Mes vrais parents me cherchent partout et moi, je suis dans un désert bouillant. Mes tripes et mes boyaux sont bouffés par les oiseaux.

Mon père reconnaît mes cris à la grille de l'hôpital et ma mère court, les bras devant. Elle saute sur la carafe et mon père me détache. Elle me donne le goulot à la bouche. Pourtant, j'ai un verre sur la petite table. L'eau mouille ma langue, elle coule dans mon cou, dans mon ventre et mes doigts de pied. Le feu s'éteint.

— Oh oui maman...

Ma voix est trempée. Ils sont là ! Mon père me regarde et dans ses yeux, il allume un grand feu.

— T'as soif, papa ? Il reste de l'eau. J'ai pas tout bu.

— Non, j'ai pas soif. T'en veux encore, toi ?

— Oui, je veux bien.

— Il soulève la carafe et je lui montre le verre du doigt. Ma mère le prend, il fait couler de l'eau dedans. C'est très beau. Je bois encore et je regarde ma mère. Elle est belle. Tout à coup, elle change de couleur, une deuxième fois.

— C'est 1' catastrophe! Y lui ont coupé les cheveux! C'est un garçon, maintenant. C'est plus ma fille.

— Ça, c'est pas grave. Ça r'poussera... L'catastrophe, voilà...

Il lui montre son nouveau petit garçon mort de soif, presque. Les cheveux courts, c'est moins beau, d'accord ; mais c'est plus propre. Sinon, je retiens la poussière et la saleté sur ma tête. Les cheveux longs fabriquent des nœuds, les poux s'installent et l'infirmière est débordée. Ma mère ne m'écoute pas. Elle demande à mon père une conversation avec l'infirmière. Moi, je fais des bulles le nez dans l'eau. Ils sont là! Mon père m'enlève le verre des mains.

— Joue pas. Si t'as plus soif c'est très bien... J' te 1' dis tout d' suite : ma fille reste pas ici. J'la prends avec moi. J' discute même pas. Y'a rien à discuter. L' résultat d'la confiance, il est là. Si elle doit mourir, j'la ramène à la maison. J' dors pas, j'travaille pas, j' reste à côté d'elle. J'donne de l'eau quand elle veut. J'la laisse pas crever de soif avant de crever d'la maladie. Et j'laisse pas mourir d' la maladie non plus. J' vais chercher 1' meilleur spécialiste russe. J'vende toutes mes terres chez nous et j' vais à l'Union Soviétique. J'ai pas besoin d'eux. Les russes, voilà les hommes !

— Oui, c'est vrai, papa !

— J' demande pas l'égalité pourtant. Ma mère éclate de rire. Et moi aussi.

— J' demande la confiance où elle est? Et

j' discute pas avec l'infirmière ni avec personne. J' ramasse ma fille, c'est tout. Sinon y vont m' parler de l'égalité. Et quand je réponde pas, y croient qu' j' comprends rien. C'est eux qui vont m'expliquer la vie ! Ah oui... l'égalité dans leur bouche! Mais à chaque fois qu'y'a un malade emmerdant comme un jeune ou un vieux, y le laissent pourrir. Y l'attachent comme un prisonnier. Après, y vont m' dire : j" l'at-tache, comme ça elle tombe pas; elle gigote trop... Mais l'attacher comme un voleur c'est plus pire qu'elle tombe. Pourquoi y mettent pas l' matelas-mousse par terre si ils ont peur ? Si y'en a pas à l'hôpital, j' l'achète ! Mettons, elle tombe : avec ça, y'a pas d' mal.

Ma mère range mes affaires dans un sac en plastique.

— L' matelas par terre, si tu dis ça, y vont rigoler. Comme quoi c'est sale ou autre chose.

— C'est pas sale! Ici, on peut manger par terre tellement c'est propre !

— Alors y vont dire : si tout l' monde veut l' matelas, ça fait qu'on s'en sorte pas!... Pour eux c'est une affaire de privé.

— Quoi! Un matelas mousse que j' le paye c'est l' privilégié ? Boire un coup et un matelas par terre c'est pas l'privilégié du tout. Faut pas exagérer tout de même ! En plus, tout l' monde s' casse pas la gueule. Les gosses-là, y gigotent

pas. Y dorment tranquillement. Notre fille c'est une crapule, j' dis pas le contraire. Elle est pénible, d'accord. Mais elle est capable! Si y l'attachent pas, elle boit son coup toute seule. Y'a pas d' dérangement.

— Oui, c'est vrai, papa !

— Si c'est l'argent l' problème : je paye !

Ma mère enlève sa gabardine et m'enroule dedans. Ensuite, elle me soulève dans ses bras. Il lui enlève le foulard. Elle penche la tête pour l'aider.

— T'as raison. Mets-lui sur sa tête, on s'en va. J' reste pas ici discuter avec n'importe quoi.

Ses cheveux longs tombent et caressent ma joue. Mon père arrange le foulard sur moi.

— Moi, j'ai pas fait les études d'la médecine. Mais si j' suis docteur, j' laisse pas un enfant crever de soif, comme un rat.

— J' vais mourir, papa ?

— Tant que je suis vivant, tu mort pas. N'ch Allah.

Je marche dans les bras de ma mère. Mon père avance devant. Il montre le chemin tout droit et se retourne pas, ni à droite ni à gauche. Personne fait attention à nous. Evidemment! Mon père ne discute pas. Il marche et pose aucune question. Mes vrais parents me volent à l'hôpital. Ma mère rigole doucement sur mon visage et je lui fais un baiser dans le cou. On sort

du bâtiment, je marche sur la piste en dormant sur l'épaule de ma mère. Des petites fleurs applaudissent aux arbres et dans le ciel un gros soleil félicite mon père. Je rentre au camp. La confiance est là-bas dans la maison du chef. Ma mère cuisine mieux que l'infirmière et le privilégié ne coupe jamais le robinet d'eau.

La sécheresse de la voix c'est une vie que mon père connaît pas. La sienne est aussi belle qu'un cheval qui monte au ciel. Il fait ce qu'il veut avec : il chante à Dieu, ou bien il parle aux hommes, ou bien il se tait en silence. Moi, j'ai jamais le choix. Je suis toujours muette. Et si par hasard, j'ouvre ma bouche : je dis n'importe quoi. Je casse ma voix dans l'eau à force de marcher dedans.

Bientôt, c'est obligatoire, je gagnerai une tête sur lui. Déjà j'écris beaucoup mieux. Sur la page d'un cahier, le stylo à la main, il est foutu. Et je fais pas la course avec lui ! De toute façon, il est plus fort. D'avance, je suis perdue. Mais en attendant, je dis la vérité : il est noyé dans l'écriture. En plus, il est jaloux des études de médecine. Il triche sur les docteurs, il recopie leurs ordonnances, après, il crâne.

— Je sais écrire !

Vlan ! Il est tombé dans le piège. Les docteurs

aussi barbouillent sur leurs feuilles. Ils savent pas du tout écrire, tout le monde le dit. Ils font des gribouillages.

J'ai caché ceux de mon père au fond de mon cartable. En sortant de l'école, je brûle la page avec du feu. Je supprime les traces de son chiqué. C'est dommage... Je le regrette déjà de liquider son écriture de même. J'ai pas de photo de mon père quand il était gosse. Les gribouillages c'est le seul souvenir où il était petit... Tant pis !

Non! Je le détruirai pas! Je garde la page jusqu'à la maison et je la range sous mon matelas. De temps en temps, je la regarderai en douce. Mais si un matin j'oublie de faire mon lit moi-même ? Je me trahis toute seule ! Ma mère découvrira la feuille et reconnaîtra les gribouillages. Immédiatement, mon père l'apprend: je déchire sa parole! Il me regarde avec des yeux de tristesse.

Sous le matelas, c'est pas une bonne idée. A l'intérieur, c'est une meilleure cachette. J'attendrai la nuit. Je sors pieds nus du lit, je marche en silence à la cuisine et je prends le couteau à viande. Il a une lame de la couleur des dents de ma mère. Il brille même dans le noir. Mireille a de la chance, je lui ai pardonné. Sinon, je la croquais en mille morceaux avec le grand couteau. Je le plante

dans le matelas, je fais un trou et je cache à l'intérieur le souvenir de mon père.

Un jour, la voisine se pointe avec un beau fauteuil. Elle insiste longtemps et l'échange contre une tasse de café. C'est un cadeau pour le monsieur. Elle lui sourit. Le fauteuil est en cuir et c'est dommage de le jeter. Son mari en a acheté un autre.

Mon père aide la voisine à le déménager et l'installe au hasard à côté du poêle à mazout. Ma mère se dépêche car la dame est pressée. Elle fait du thé et sort des gâteaux secs. Je cours acheter des jus de fruits et des gâteaux à la crème. J'apporte aussi des oranges et des bananes. Je donne les commissions à ma mère, elle les présente toutes sur la table.

— Je boirai bien un petit café, c'est tout. Mon père secoue la tête. Il est pas d'accord.

— Mange, c'est bon, mange. T'es pas bête, toi... Tu fais pas 1' régime, j'espère ! Et il rigole.

— Regarde ma fille : c'est pareil ! Elle mange pas ! Elle est trop gâtée. Elle est pourrie même. Eh oui... pour savoir la faim, il faut avoir faim. A son âge à peu près, quand j" travaillais chez les colons, j'travaille pour un coup de pied. J'travaille saisonnier six mois, sept mois avec une galette sec et un oignon du lever au coucher du soleil. J'travaille ; après, les colons y m'jettent.

J'ai rien à bouffer les autres six mois. J' remplis mon ventre avec de l'eau.

Il sert un gros gâteau à la voisine, ouvre de force mes mains et me donne une banane. Il discute jamais avec la nourriture, mon père. Le thé coule dans les verres. La voisine mord d'un coup dans la crème et se cogne les dents. J'éclate de rire dans mon ventre. Je me retiens dans l'estomac sinon je crache aussi la banane. La voisine sourit encore à mon père. Il va pas tarder à lui sauter dessus avec les ordures de la Ville de Paris. Encore heureux que la banane me bouche les oreilles. Je mâche doucement et je fais du bruit avec ma langue. Je n'entends plus rien d'autre. La voisine bouffe encore plus fort que moi. Mon père parle de la vie, elle prend un deuxième chou à la crème et boit un autre thé, les yeux au fond du verre. Il est satisfait de la voisine : elle mange et dans la vie c'est le principal.

— C'est au moment d'la révolution d'là-bas. C'était ça qui m'a amené à travailler dans les poubelles et dans les ordures affreux.

Là, j'éclate de rire. Comme d'habitude, mon père fait son andouille. Devant une femme qui soi-disant ne mange pas ! J'attrape le hoquet et la banane s'écrase dans mes doigts. Je cours me cacher au cabinet. Il m'arrête.

— Tu ris! Ça veut dire qu' t'écoutes, au

moins ! Reste ici. Où tu vas ? prends l'torchon et essuie ta bouche. J' t'ai toujours dit qu' tu manges pas ou qu' tu rigoles pas quand ta bouche elle est remplie. Des fois, vraiment, j'me demande qui c'est qui t'a élevée !

Il tourne sa tête vers la voisine mais moi, je l'écoute pas. Je m'essuie la bouche et les mains en silence.

— Quand j'étais arrivé au moment d' la révolution, j'ai été débauché d'une maison. A chaque fois qu' j'allais chercher l'embauche, j' me fais arrêter par les gardes républicains, tout ça. Un jour, y'avait un copain qui m'a dit : écoute, t'es marié, t'as deux enfants. Si tu t'fais arrêter toujours comme ça, ta femme et tes enfants y vont mourir de faim. Viens avec moi, j'te montre le bureau d'embauché de la Ville de Paris. Quand tu s'ras embauché : la journée, tu travailles et le soir, tu rentres chez toi. Tu traînes plus dans la rue et tu t'fais plus arrêter... C'était ça : la révolution et puis la charge de famille sur le dos. Sinon, moi j'ai dit : je préféré mourir, je frai jamais les poubelles.

Je mâche plus fort dans mes oreilles. La voisine aussi. Je réussis mieux qu'elle : c'est normal, j'ai l'expérience. Je fabrique un tremblement de terre dans mon cerveau. Je m'enfuis de la bouche de mon père. Des maisons tombent dans les ravins, les arbres et les voitures explo-

sent. C'est un bruit du tonnerre que j'aime. Debout sur une montagne, je regarde la forêt brûler jusqu'au sang. C'est beau et merveilleux. Tout le monde meurt dans le feu sauf les chevaux. Je saute sur un, le plus rapide et le plus intelligent, sa robe est noire, il s'habille bien, lui ; et je pars au ciel dans le château des anges.

La voisine se lève. Elle parle fort, à cause de ses oreilles bouchées.

— Vous êtes gentil. Merci pour le thé et les gâteaux !

Mon père l'accompagne et lui ouvre la porte. Elle lui tend la main. Il se tourne sur trois imbéciles.

— Alors, c'est maintenant qu' vous rentrez ! Et toi, l' voyou, et tes devoirs ?

Mon frère et les sales fils de mon oncle entrent dans le salon et se jettent comme des porcs sur l'assiette de la bonne femme. Tout à coup, le plus petit remarque le fauteuil en cuir. Mon frère et l'autre crapule aussi. Je me jette dessus avant eux. Mon père débarrasse la table, et dans le chahut infernal qui commence, il penche sa tête sur nous.

— Alors ! Vous êtes fous ou quoi ! Vous avez jamais vu un fauteuil ?

Personne l'écoute. La guerre est déclarée entre peaux-rouges, les quatre veulent choper la

place. Je griffe mon cousin à l'œil, il me donne des coups de poing. Mon frère crache sur le mioche et lui tape sur la tête. Le petit, accroché au dossier, gueule et gifle son ennemi dans le vide. Mon père passe devant nous avec le plateau dans les mains. Il le transporte dans la cuisine et nous abandonne dans la salle à manger. La bagarre s'aggrave. Je griffe l'autre joue de mon cousin. Mon frère me flanque un coup de pied et je lui tire les cheveux. Le mioche réussit à mordre le nez de son frangin. Celui-là se tourne d'un coup et jette un crachat en l'air. Il atterrit sur ma main, dans les cheveux de mon frère. Je m'essuie sur lui. La guerre est totale, sans pitié et sans regret. Les indiens se font aucun cadeau. Un fauteuil, voilà la place d'un chef! Je bougerai jamais d'ici. Ils peuvent me tuer, je m'accrocherai au cuir de toutes mes forces. Si j'accepte une chaise affreuse ou un tabouret pourri, je me mets plus bas que sous l'eau. Je suis pas une merdeuse comme mes cousins. Le fauteuil les intéresse juste pour poser leurs culs à l'ombre. Moi, si je gagne la guerre, j'offre le cadeau de la voisine à mon père. Et après, il me le donnera.

Il revient un couteau géant à la main.

— Foutez l'camp d'là ! Si y'en a un qui reste, j'l'égorgé !

Il lève le bras, on s'enfuit comme des rats,

sous la table, comme des chiens. Il frappe d'un coup de tonnerre et déchire le fauteuil. Le cuir éclate. Il revient à la charge deux fois, trois fois, dix fois. Il l'achève jusqu'à la mort. Le couteau est une hache dans sa main. Le fauteuil s'écroule par terre. Il déchire le cuir avec ses doigts, avec ses dents et casse encore du bois à coups de hache. Le résultat est en miettes et mille morceaux. Un cousin siffle dans mon oreille, doucement.

— Fuou... Il est fort, ton père !

Qu'est-ce qu'il croit? Bien sûr! Je réponds que la prochaine fois ce sera lui à la place du fauteuil. Mon frère me pince.

— Tais-toi ! Sinon je l'appelle...

Il soulève la toile cirée pour mieux nous voir. Sous la table c'est un silence de mort après un meurtre. Mon père jette le couteau dans le couloir. Il est content. Sa chemise est trempée et son visage même fatigué illumine jusqu'à nos yeux.

— Alors, les crapules ? Vous êtes encore là... Eh ben, battez-vous pour les restes maintenant !

La hache de guerre brille dans l'entrée. Sa lame est tordue et son manche, un peu dévissé. Le chef, indien, fou, et privilégié retourne dans sa chambre et ferme sa porte.

La cloche sonne.

Je suis une vedette de cinéma. Je me regarde dans les flaques d'eau, c'est moi! Je grimpe pieds nus sur une montagne en plein désert. Mon cheval m'attend là-haut ! Je fais une natte à mes cheveux longs et ma robe de couleurs flotte sur mes os. Mon cheval tape du sabot sur la terre rouge. C'est l'heure. Je reprends la piste et nous rentrons à toute vitesse. J'ai fait une bêtise grave : je suis sortie sans arme. Ma hache et mon couteau sont sous ma tente au camp. J'ai les mains nues et je sais toujours pas me défendre avec mes dents. Si je passe à la casserole avant d'arriver, ce coup-là c'est de ma faute.

Je rentre dans le rang. On se cache toutes les unes derrière les autres et la maîtresse ne compte plus qu'une seule tête.

Je suis une sauvage. Et je dois garder le secret éternellement. Moi, je suis capable de me taire toute ma vie. Mais Mireille ? C'est un drôle de boulot de lui trouer la mémoire comme une passoire. En plus, j'ai pas d'alcool dans mon cartable. Surtout, si cette gosse réfléchit cinq minutes dans sa tête, au lieu de cracher trois fois le matin, elle trouve une autre méthode. Et mademoiselle raconte sa vie toute la journée. Elle garde la bouche ouverte même en pleine nuit. Evidemment, au bout d'un moment l'asti-

cot en crève de froid. Cette méthode est formidable mais moi là-dedans, je suis foutue. Forcément! A force de raconter sa vie un jour ou l'autre elle dit qu'elle me connaît.

Et si je tue moi-même son asticot? En échange, elle ferme sa bouche. Elle a plus de raison de l'ouvrir ! Je fais son travail et je lui abandonne les félicitations. Tout le monde applaudit.

— Bravo Mireille... Elle a tué toute seule l'asticot ! Bravo ! C'est un miracle tellement elle est gentille !

Et Mireille crâne devant l'école. Je passe devant elle et sa famille, elle tourne la tête ailleurs. Elle est tellement heureuse qu'elle me reconnaît plus. Et moi, je suis tranquille.

C'est mon tour de révérence. J'hésite. Est-ce que je vais encore louper mon coup ? Dans la classe, les filles sont debout à leur pupitre. Mireille me lance un clin d'œil. La surveillante est au bureau de la maîtresse. Elle la remplace ou quoi ? La maîtresse me prend la main.

— Toi, tu viens avec moi !

Qu'est-ce qu'il se passe ? Quelle catastrophe mortelle encore ? Si je suis renvoyée mon père me tue.

— Vous êtes mes enfants... On peut pas choisir son père. On peut pas choisir sa mère. Et vous pouvez remercier l' bon Dieu : vous avez

les meilleurs parents. Mais nous, pour l'instant, on peut pas vous remercier : on a pas les meilleurs enfants !

C'est pas grave : je la suis et dès qu'elle s'arrête, je lui parle. Je m'arrange une solution avec elle. Je discute et je lui propose un échange. Mais je sais pas ce qu'elle veut... De toute façon, c'est pas important. Je lui parle et je suis tellement intelligente que je l'illumine. A force, elle oubliera le problème. Surtout, je parle la première. Sinon, je serai obligée de l'interrompre. Et la maîtresse n'aime pas du tout qu'on lui coupe la langue.

J'entre dans son dos à l'intérieur d'une pièce. Elle est grande avec une table en bois et des chaises tout autour. Il n'y a personne. Au bout, sur le coin de la table... c'est catastrophique.

— Assieds-toi...

Je bouge pas. Je suis coincée sur mes pieds et je peux plus respirer. Mes jambes sont raides et mortes. Si j'avance, je tombe.

— Assieds-toi... Allez...

Avec un effort immense, je fais un pas avec deux jambes mortes. Puis encore un autre. Je marche lentement, tout doucement. Je suis un vieillard paralysé; malade, en plus. Il est

foutu, le vieux. Dans une seconde, il s'écroule par terre et crève aussitôt la bouche fermée.

— Qu'est-ce que tu as ?

J'obéis et je m'assois à la grande table. Mon cartable est allongé comme un cadavre dévoré par les oiseaux. Il est ouvert et son ventre est vide. A côté de lui, toutes mes affaires sont étalées : mes traces de dents sur des boulettes de chewing-gum, ma carte de cantine et la photo de mon père, ma pochette porte-bonheur, mon cahier et deux pages chiffonnées, ma trousse, mon crayon HB, ma gomme mordue plusieurs fois par mes dents. Et je vois encore une dernière chose. Entre ma trousse et mes crayons, près de la photo de mon père et mon porte-bonheur, il y a une petite chaussette verte... Je pisse sur moi. Elle parle la première.

— Enfin assise, c'est parfait !

Elle s'installe en face de moi, touche mes affaires une par une, sauf le chewing-gum et la chaussette, et elle regarde une seconde ses ongles rouges.

— Si tu veux bien, nous dialoguons toi et moi.

Je dis rien. La pisse me brûle les fesses, les cuisses et les joues. Elle sourit.

— Dialoguer ça veut dire se parler.

Je réponds pas. Son sourire grandit.

— Tu ne parles jamais ?

Je bouge pas. Je suis toute nue devant mon père, debout sur un étalage du marché aux puces. Un tremblement de terre secoue dans ma cervelle. L'école habite à côté du train depuis toujours mais c'est la première fois que je l'entends.

— C'est un train qui passe. Je regarde sa bouche et je me tais. Elle le touche du doigt.

— C'est la photo de ton père, non ?

Je me révolte pas.

— C'est très impoli de ne pas répondre, tu sais ? Et c'est plus impoli encore de m'obliger à me répéter... Hum... C'est sûrement sa photo : tu lui ressembles. Tu as vraiment le même visage. Tu es jolie comme lui. Tu l'aimes beaucoup, non ?

Je la déteste.

— Ton père, j'imagine, ne dit jamais rien non plus. J'ai raison ?

Le train est loin maintenant. Je suis dans son wagon et je m'en vais ailleurs. Non, je suis bloquée ici. Je déteste voyager en train, ça porte malheur.

— Tout à l'heure, je t'ai offert des pétales de rosé. Ils te plaisent ?

Je lui échange tout sur la table mais le porte-bonheur, je le récupère. Elle peut tout jeter sauf celui-là. Les paroles de Dieu se foutent pas à la

poubelle. Elles se brûlent au propre si je dois m'en débarrasser.

— J'ai aussi convoqué ta mère. Pas ton père. Je ne lui demande rien. Tu ne dois pas être inquiète.

Elle baisse la voix.

— Je sais que les hommes de là-bas frappent leurs femmes et leurs enfants comme des animaux.

Je regarde mes mains. Je tremble des doigts. Sa voix bizarre embrouille tout dans ma tête. Est-ce que je la crois ? Et je trouve affreux des hommes pareils ? Ou bien, non ! C'est elle que je trouve affreuse de raconter n'importe quoi ! Je me tais. Elle a peur. Elle imagine que je vais tout répéter à mon père. Elle le connaît pas ! Si je dis un truc pareil, il m'égorge immédiatement.

— Tu as décidé de te taire, c'est ça ? Pas un seul mot ! Et tu crois que tu feras des études sans jamais ouvrir la bouche ? Je suis là, pour toi et tu ne dis rien. Je ne le fais jamais pour les autres. Et tu me fais perdre mon temps ! Et ton père ? Il veut d'une grande fille muette comme toi ? Si plus tard, tu étais... médecin, par exemple. Vous en avez besoin là-bas. Tu imagines de recevoir des malades et de les regarder sans rien dire ? Si tu t'entêtes, je convoque ton père.

Elle se lève et se rasseoit

— Tu n'es pas souffrante, j'espère ! Franchement, ton comportement... Tous ces chewing-gum, d'abord. C'est dégoûtant. Si tu en mâches à ton âge, tu porteras un dentier à trente ans. Tu auras de fausses dents. Comme les vieilles personnes. Et tu mangeras de la bouillie comme les bébés. Alors, cesse d'en mâcher en dehors de la classe. Je te fais confiance, tu vois. Je dis bien : en dehors de la classe. J'ai raison ? Et pourquoi tu les gardes au fond de ton cartable ? C'est encore plus dégoûtant. C'est une drôle de collection, non ? Dis-moi et c'est une plaisanterie : tu n'as pas l'intention d'ouvrir un commerce de chewing-gum mastiqués ?

Elle rit.

— Tu ne parles pas mais tu sais peut-être rire ? Eh bien non ! Cette collection n'est pas une réserve, j'espère. Tu les remâches quand tu ne peux pas en acheter d'autres ?

C'est le silence total dans mon cerveau.

— Tu es pénible, vraiment. Et moi, je suis d'une patience à toute épreuve. Alors, tu as un secret ! Tu as peur de le dévoiler en parlant. C'est pas bête comme méthode. Tu vois que tu n'es pas idiote ! Seulement, le monde n'a plus de secret de nos jours. Ça veut dire que tes cachotteries sont inutiles... Passons maintenant à cette chaussette. Si je comprends bien : tu la trouves dans la rue et tu la ramasses ! Les chewing-gum

aussi ? Alors, écoute-moi : on ne récupère pas les choses sales par terre. Même une chaussette. Et si c'était celle d'un clochard ! Non, elle est trop petite. En tout cas, on ne ramasse rien. Une seule chaussette, en plus ! Tu as deux pieds. Il te faut donc la paire. Tu attends de trouver la seconde ? Mais la deuxième ne sera pas identique à la première ! Sauf un miracle. Elle aura, par exemple, une autre couleur. Et deux chaussettes de différentes couleurs c'est complètement ridicule. Surtout : mettre des horreurs trouvées par terre, dehors, dans la rue, à côté des crottes de chien, tu te rends compte ! Et ça ? Tu l'as aussi ramassé ? Cette pochette est jolie. Le tissu, surtout. Tu sais ce qu'il y a dedans ?

Je réponds pas. Je fais une prière pour son malheur. Si elle l'ouvre, Dieu la punit contre l'interdiction. Le plafond s'écroule sur sa tête et moi, je me sauve de la pièce avant.

— Tu n'as jamais eu la curiosité de l'ouvrir ? Tu es vraiment stupéfiante. Nous l'ouvrons ensemble ? Non, tu as raison. La curiosité est un vilain défaut. Nous la jetons sans l'ouvrir. Ces chewing-gum et cette chaussette aussi. Nous n'en avons pas besoin. Voilà qui est fait ! Passons à la dernière chose : ton cahier. Il lui manque deux pages. Les voici ! C'est toi qui les a arrachées. Ne mens pas. A chaque fois qu'une élève gribouille, elle arrache ensuite. Mais je

m'en aperçois toujours. Puisqu'il manque un numéro, il manque une page! Tu as eu tort. Doublement. C'est une chose qu'on doit jamais faire. Et je te demande la même chose qu'aux autres. Je réclame les mêmes qualités à tout le monde. Qualité c'est le contraire de défaut. Et tu as eu tort parce que tu as parfaitement recopié le texte sur Rémi. C'est surprenant. Ton écriture est déjà très belle. Tu as bien suivi les lignes et bien séparé les mots. Oui, je suis contente de ton travail. Tu es vraiment émouvante. Ça veut dire gentille. Tu croyais écrire mal et que c'était des gribouillages. Tu t'es trompée ! Encore une dernière chose. Ce n'est pas grave, ne t'inquiète pas. Tu as arraché la première page et en le faisant, tu as entraîné la dernière. Regarde ton cahier comment il est fait. Les pages sont reliées. J'ai donc découvert les cours de ton père. C'est une bonne chose. Quand tu seras médecin, tu pourras écrire et te faire comprendre. Mais écoute-moi encore : n'utilise pas ton cahier de classe pour ces cours-là. Prends un autre cahier et laisse-le à la maison... Allez ! Je ne convoque ni ton père ni ta mère. Mais si tu t'entêtes, je le ferai. Et nous parviendrons à nous comprendre. La langue n'a jamais empêché de communiquer. Ça veut dire se parler.

TROISIÈME PARTIE

Je suis dans la rue et je cavale à toute vitesse.
Je me sauve de toutes mes jambes. Elles sont
vivantes et filent comme une flèche tout droit.
Je grille un feu vert et je traverse. Une voiture
klaxonne, je lui envoie le geste de la honte totale
et je rigole.

« Le bonheur est dans le pré
Cours-y vite, cours-y vite Le
bonheur est dans le pré
Cours-y vite, il va filer Saute
par-dessus la haie Cours-y
vite, cours-y vite... »

Une vieille dame en noir se balade. Elle
apporte son chien à chier sur le trottoir. Je fonce

comme un éclair sur elle et j'arrive près de l'animal. Ma jambe se lève toute seule. Je lui donne un coup de pied et je le blesse au cul.

— Kai, kai, kai...

Il traîne ses fesses par terre dans la douleur. La vieille tombe à moitié dans le caniveau.

— Bô, bô, bô...

Je ris de bon cœur et de joie. Elle se redresse. Son chien pleure sous sa jupe.

— Espèce de petit voyou ! Qu'est-ce que c'est ce pays ? On peut plus faire pipi et caca avec Moustique maintenant !

Ma bouche s'ouvre toute seule. Mais je me retiens de l'injurier et de lui jeter des mots dégoûtants. On peut pas insulter une vieille.

Je reprends mes jambes à toute vitesse. Je galope comme un cheval rapide. Je m'enfuis loin, jusqu'au bout du plus éloigné de l'école.

Elle est complètement cinglée, la maîtresse. Elle est gravement et tout à fait folle. J'ai reçu une maladie dans mon bureau et je l'ai regardée • sans parler. J'ai rien à dire aux fous. Je suis pas la seule : personne leur parle. Sinon, ils deviennent furieux. Ils poussent des cris atroces, se cognent exprès la tête contre les murs, l'os éclate et la cervelle dégouline. La maîtresse folle furieuse c'est pire qu'un dingue. Elle ne crève pas sa vie, au contraire. Elle reste calme et

fouille dans mon cartable, arrache mes tripes et mes boyaux, et les jette à la poubelle encore vivants.

Un jour, je suis à la maison, la tête baissée devant mon père. Il est furieux et m'a frappée à coups de poing et à coups de pied à mort à cause de cette cinglée.

— Si tu m'écoutes pas, moi... Qui c'est qu' tu vas écouter ? Ta maîtresse ? Oui, écoute-la ! C'est normal : elle est diplômée, tout ça. Mais j'te l'ai déjà dit : écoute-la mais faut jamais la croire. Sinon, tu t' fais enterrer vivante. Ton frère, il est tordu comme toi, il écoute les voyous dans la rue. Il m'a dit : ta terre, vende-la ! Mais faut rien à vendre du tout. Même un Mau-Mau y garde sa terre. Si tu la vendes, y'a personne qui te connaît. C'est grâce à notre terre qu'on porte le nom de la famille. Si t'en a pas de terre, t'en a pas un pays. T'es un bohémien, t'es un gitan. Alors que nous, j' l'ai gardée pour mes enfants. On peut faire la maison, planter les arbres, cultiver l'jardin. Si on veut faire l' cimetière dans notre bled, on s'enterre là éternellement, personne qui te déterre. Tu vois pas qu'ici, il faut payer la place tous les dix ans ou tous les vingt ans. Si tu payes pas, on va t' déterrer tes os et on t' jette à la poubelle. Mais si tu m'écoutes, on t' couche dans la bonne

terre quand t'es morte. On te met pas vivante dans les ordures d'ici.

En vérité, mon père se trompe à moitié. Cette folle furieuse c'est une cannibale. Elle mange les grenouilles et me bouffe jusqu'à la moelle. Elle me grignote, et ma viande disparaît sur mes os. Ensuite, elle trempe mon squelette dans le vase à la place de la rosé. Je reste sec là-dedans éternellement. Personne se ramène pour m'enterrer, même sous un tas de feuilles pourries. Plus tard, une autre maîtresse débarque dans la classe. La mienne est morte avec toutes ses dents. L'autre fait le ménage à son bureau.

— Pouah ! Qu'est-ce que c'est cette horreur ?

Elle prend mes os avec un mouchoir en papier ; et ce coup-ci il a raison, elle me jette à la poubelle. Je connaîtrai jamais la terre. Je porterai jamais de nom.

J'ouvre la grille d'un square. Et je la referme. Je connais pas ce jardin-là ni toutes les rues autour. Je suis perdue ! Je fais un coquillage avec mes mains et je souffle dedans. La chaleur dans le creux me calme.

Je fouille partout la rue des yeux. Où il est le balayeur du secteur ? Je suis dans son quartier. Si je l'attrape au vol, il me renseignera sur mon chemin. Dès que je rentre à la maison, je

conseille à ma mère de plus jamais demander sa route à une salope.

— Tu regardes autour de toi d'abord ! Si t'en vois un, t'es plus perdue !

Il est pas là. J'attends un peu. Il viendra bien, c'est obligé, la rue est sale. D'abord, je me présenterai, à toute vitesse, les mots les uns derrière les autres. Je l'empêcherai de poser des questions tout seul.

— Dans la vie, je vais pas à l'école. Je marche et je réfléchis. Je pense à mon enterrement : je dois pas mourir avant mon père. Sinon, il devient mort-vivant comme un fantôme. D'un autre côté, si je passe avant son tour, il m'enterre proprement. Il creuse un trou et me couche à l'intérieur dans un drap blanc. Ensuite, il me recouvre. Et là, il le dira mon nom.

Je fais la course sur la mort avec mon père ou quoi ? En vérité, je respecte pas les tours ! Je suis contre Dieu ! Il demande de respecter les parents ; et moi, je veux passer avant eux ! C'est incroyable de la part d'une fille intelligente- Mais si je crève de soif avant eux ? C'est pas de ma faute !

— Tu parles de travers et tu cherches les complications. C'est pas toi qui décides. C'est pas l'affaire d'une petite morveuse !

Le balayeur n'est pas venu. Je m'en vais.

— Tu marches pour aller où ?

C'est une question du diable. J'attendais juste le bonhomme pour un renseignement, il ne vient pas et il m'envoie dans l'air une réflexion pareille ! Il a même pas le courage de le dire en face.

Je pousse la grille du square et j'entre.

Le gardien est tout seul, il surveille les arbres. Je marche dans une autre direction que la sienne. C'est peut-être un type malin et rusé, le garde républicain. En une seconde, il peut se rendre compte d'un truc qui cloche : quoi ? Qu'est-ce que je fais là ? Toute seule, en dehors de ma classe, un jour d'école, perdue dans son jardin ? Il a même pas besoin d'être intelligent pour le demander. C'est écrit sur ma figure que j'apprends à lire.

Je monte sur l'herbe en le surveillant. Elle est froide et mouillée. Je m'enfonce dans un fourré humide. C'est un petit hôpital en branches où la maîtresse est là. Elle est assise dans la salle d'attente. Je lui fais un signe, elle me suit et je m'installe dans mon fauteuil de docteur. Je parle la première.

— Je te coupe la langue ! La tienne est malade et pourrie. J'ai aucune ordonnance ; les médicaments de ton cas n'existent pas ! D'habi-

tude je dis qu'une langue est un trésor et je la coupe jamais. Sauf si on jette tout à la poubelle avec ! T'as bazaré toutes mes affaires, non ? Je m'en souviens encore ! Mais je les retrouverai avec mon père ; il travaille dans les ordures. Et je vais m'enfiler des chaussettes récupérées dans une poubelle ! C'est pire que les ramasser dehors !

Je me tais. La suite ne la regarde pas.

Evidemment, il m'engueule ! Il a reconnu mes affaires au milieu des saloperies. Il les range dans son sac et rentre furieux à la maison.

— Pourquoi tu jettes ? Moi, j'travail et toi, tu balances derrière mon dos ! Ma parole, t'es une enfant perdue... Tu sais pas c' que tu fais ! T'as même jeté la parole de Dieu dans les ordures ! J't'envoyé à l'école pour sortir intelligente, instruite. A la finale, tu sors plus bête ! Ta tête, elle retournée. Et quand j'te parle, tu m'répondes à l'envers. Tu m' dis : la sonne cloche. Exprès pour qu' j" comprends pas ! Si c'est comme ça, tu restes tordue toute ta vie comme un arbre mort !

Il secoue la tête et ne me touche même pas. Il est trop dégoûté... Elle est toujours là entre lui et moi pour mettre la zizanie dans la famille !

Je la gifle d'une main.

— Tu vois ! Mon père et moi, on se fait des

phrases incroyables. Avec la vérité dedans, en plus!

Je sors de l'hôpital. Je l'abandonne à l'intérieur. Si je passe toute mon intelligence avec une détraquée, ils viennent et ils m'enfermeront à sa place. Je la laisse pourrir dans le fourré : j'espère qu'elle se transformera en mousse. En attendant, je suis perdue comme la dernière des gosses.

Un jour, mon frère se trompe de chemin à la sortie de l'école. Il jette avec ses copains des pierres, très haut dans le ciel. C'est lui le plus fort et il touche la vitre du quatrième.

Tout à coup, quelqu'un lui mord l'oreille. La femme est déchaînée de colère.

— C'est toi le voyou qui vient de tout casser ?

Un monsieur se balade sur le trottoir d'en face, sans chien, les mains dans les poches. Il traverse.

— C'est lui ! Je suis témoin.

— J'ai pas besoin d'un homme. Moi aussi j'ai tout vu. Au revoir, monsieur !

Il s'en va, marche trois pas et se retourne. Elle lâche l'oreille de mon frangin et tire la langue à l'homme. Ensuite, toute contente, elle revient sur le voyou.

— Toi...

Mon frère a disparu. Le monsieur éclate de rire et envoie une grimace à la femme.

— Au revoir, madame !

Le frangin s'enfuit, galope, il fait fausse route et se désoriente. Il faut jamais courir : on perd à tous les coups. A la maison, ma mère est affolée.

— C'est un malheur qui est arrivé... Mon père surveille la rue en silence. J'approche de la fenêtre parce que j'ai une idée.

— Faut appeler la police !

— Ton frère c'est pas l'esclave qui a sauvé, c'est pas l' fugitif. J' l'envoyé pas la police derrière lui. Y connaît la route.

— C'est peut-être une salope qui...

— Si tu dis encore l' gros mot...

— Non, mon fils c'est pas l' fugitif. C'est un malheur...

— Quoi l' malheur ! Y'en a pas si tu rentres tout droit chez toi après l'école. Si tu fais l' voyou, oui !

Ma mère prend son manteau.

— Je sors tout d' suite. J'le cherche !

— Reste là ! Si c'est l'esclave ou l' voyou qui connaît pas sa maison, j'ai pas besoin de lui !

— Toi, t'es fou ! Ton sang, il a tourné !

— Il est pas capable à s' démerder à trouver son chemin ! Alors, c'est pas mon fils ! Et toi, j'te jette dehors avec lui !

— Pas capable, j' m'en fous ! Tu veux, tu veux pas : je sorte ! J'laisse pas mon fils !

Mon père, toujours à la fenêtre, tout à coup son visage brille. Ma mère pose son manteau et court. Ils rient et font de la vapeur sur le carreau.

— Tu vois bien qu' j'ai raison : y connaît la route.

— J' l' sais bien. Moi, j' croyais l' malheur. Je crâne debout derrière eux sur mes deux pieds.

— Bien sûr, il connaît la route. Même un 4' imbécile, il sait rentrer chez lui.

En vérité, toute seule dans ma tête, je me demande si je suis capable. Mon père quitte la fenêtre et crâne bien plus que moi.

— Même un imbécile, oui. Mais vous, vous êtes mes enfants : c'est normal qu' vous êtes pas bêtes.

— Oui, papa.

Je m'asseois sur un banc mouillé. Je l'essuie avec les fesses de ma culotte. Et je déchiffre mes mains : la lune se couche le soir et demain, il fera jour... Surtout, je trouve bientôt justice % entre un fou au sang caillé et une cinglée plus j> grave qu'un dingue. Je lis ma vie, du premier au dernier jour. Pourtant, c'est pas mon métier. En

vérité, c'est faux : je sais pas encore lire. De toute manière, c'est pas intéressant d'être une voyante. La vie c'est une surprise comme un cadeau. Le plaisir est raté si je la connais d'avance. Je regarde mon doigt parce que je veux une bague, c'est tout. A la maison, je réclamerai à ma mère la récompense en échange de mon retour. Je mérite un bijou de femme. Je veux une belle bague. C'est un cadeau formidable seulement si elle est en or.

Un jour, mon père enfonce, au pied des murs, des planches tordues sur un ressort rouillé.

— C'est quoi ?

— Un beau collier pour les rats !

— C'est moche, oui ! Et tu rigoles, en plus ! Tu les as ramassés par terre, t'es pas propre !

Il m'écoute pas. Et trifouille, au contraire, les planches dans tous les sens.

Normalement mon père préfère sa fille aux rats ! J'aime pas qu'il s'occupe d'eux. Pendant ce temps-là, je m'ennuie et je tourne en rond. Je me tais et je retiens mon sale caractère. Sinon il s'imaginera que je veux tout balancer dans une poubelle. Et j'en ai marre du scandale ! Pourtant, ces horreurs-là affreuses c'est tout à fait la honte et dégoûtant. Si elles étaient en or et belles, d'accord. Mais des ressorts pourris ; faut pas exagérer toute la journée !

Dans l'armoire de la chambre, ma mère cache

ses bracelets. J'y vais et je fouille sous les draps, ces colliers-là sont chers et carrément plus riches que les ressorts. Je les offre aux rats et je suis débarrassée d'eux.

— Qu'est-ce que tu fouilles ?

— Les bracelets en or de maman...

— Reviens ici ! Ma parole, elle va t'arracher la tête. Après, elle m'engueule, moi ! Reste sage. J'm'occupe des rats et je te fais réciter plus tard.

— Non ! Immédiatement.

— Tout à l'heure ! T'es pas un rat pour que j'm'occupe de toi tout d' suite !

— Si!

Il pose sur une chaise les planches pourries.

— Qui c'est qui t'a dit ça ? J'ai gagné ! Enfin il me quitte plus des yeux. Je suis vraiment la plus maline !

— Qui c'est qui t'l'a dit ?

— Qui?

— Oui, qui ça ?

— Non, personne.

— Personne?

Je réfléchis. Si je réponds encore la même chose, il m'abandonne et je me retrouve comme une orpheline sans tête-à-tête avec mon père.

— Si... Là-bas...

— Alors, dis-moi qui c'est.

— C'est pas loin.

— Où ça exactement ?

— De l'autre côté.

— Celui-là?

— Non, l'autre.

— A droite ou à gauche ?

— Les deux.

— De l'autre côté, à droite et à gauche ?

— Oui.

— Et toi, qu'est-ce que t'as dit ?

— Rien.

— T'as bien fait... Travaille bien à l'école et laisse-les parler.

— Bien sûr.

— Personne t'a tapée ?

— Ça, va pas, non! Si y' en a un qui me touche, je le tue !

— Non ! C'est moi l' père ! C'est moi qui fait son affaire.

— D'accord.

— Faut jamais qu' tu traînes. Tu vas à l'école et tu rentres chez toi tout droit.

— Pas de problème.

Je me lève du banc. Il est pas confortable. J'ai la culotte mouillée comme une pisseuse. Pourtant, j'en suis pas une. Je retourne à la grille et j'appuie mon dos contre elle. J'hésite.

La maîtresse cherche en voiture. Si je sors

d'ici, je me perds plus loin, ou le plus terrible : elle me retrouve. J'ignore tout ce qu'elle prépare et je veux pas le savoir. Cette femme au volant c'est un boule-d'ogre.

C'est un gros chien qui adore cuisiner les grenouilles. Il les empile l'une sur l'autre et, avant de les éplucher, il sort son premier commandement. Il en a deux seulement. De sa voix affreuse, il dit très fort : « Je veux voir qu'une seule tête ! » Ensuite, il les coupe en morceaux. Il se garde juste les cuisses et prononce le deuxième : « Assieds-toi ! » Le malheur c'est que des jambes coupées peuvent pas s'asseoir toutes seules ! Surtout, l'égalité l'empêche de dormir après manger mais, dans son sommeil il se rappelle que les privilégiés la réclament pas. C'est la seule chose où je suis d'accord : ma mère et moi, on aime que les bijoux en or.

Je me détache de la grille. Je retourne pas au square ; sinon je m'endors sur le banc comme un clochard alcoolisé. Je déteste dormir, surtout le jour. Je fais des cauchemars l'un sur l'autre comme une poupée qui planque tous ses enfants sous sa belle robe en bois. Le rêve le plus affreux c'est celui des doigts minus. J'enlève un pull trop petit et j'étouffe dans son col. Mes bras sont prisonniers des manches. Je suis bloquée à l'intérieur du tricot, les bras levés, la bouche ouverte. Tout à coup, des boutons rouges pous-

sent sur mon ventre et me mangent toute la peau. Mes doigts de pieds et ceux des mains sont devenus minus et n'ont plus d'ongle. C'est impossible de me gratter. Tout à fait impossible aussi de courir jusqu'à ma mère. Sinon, elle me soulage à ma place. Je me tords dans le pull et j'abandonne. Je suis coincée haut les mains. Même avec des doigts normaux, de toute façon je me sers à rien.

Encore celle-là ! La vieille en noir se ramène, son chien devant. Il stoppe. Elle s'arrête. Il pisse un coup. Elle se penche. Il reprend la route. Elle démarre avec lui. Il renifle une feuille morte. Elle attend. Il l'entraîne derrière son cul. Elle suit. Il gambade vers moi. Elle arrive.

— Mais... Je te reconnais !

— Bonjour madame !

— C'est toi qui a botté mon chien ! Je t'ai prise pour un garçon !

— Un garçon n'a pas les cheveux longs !

— Tu es très mignonne pourtant ! Pourquoi tu es si méchante ?

— Tu es sûre ? Je me souviens pas.

— Tu ne me connais pas. Il faut pas me tutoyer !

— Vous êtes sûre ? Vous ne me souvenez pas.

Elle bouge la tête, à droite, à gauche, à droite.

— Non... Pas du tout. Vous êtes sûre : c'était très bien. Mais tu ne peux pas te vouvoyer toi-

même ! Il faut dire : en êtes-vous sûre, madame ? Je ne me souviens pas.

— Oui, madame.

Elle sourit. Mon cœur s'écrase par terre. Elle sort des gants de laine de son sac et pousse la grille.

— Qu'est-ce que je t'ai demandé ? Je ne me souviens pas... C'est la solitude... Tant pis ! Sans doute, c'était pas important !

Elle me regarde droit dans les yeux, tout près de mon nez. Je sens sa bouche. Je quitte sa figure, je m'enlève de sa route et je me tiens propre.

— Tu as de beaux cheveux ! Et de très beaux yeux ! Mais qu'est-ce que tu fais à l'entrée du square ? Tu as peur de jouer toute seule ? Je comprends ! La solitude est une très vilaine chose. Oh, oui !... Il fait froid. Tu n'as pas froid ?

— Non, je vous remercie, madame.

— Quelle petite fille bien élevée ! Elle est charmante et douce ! Allez, ne reste pas seule. Entrons. Je t'accompagne un moment. A deux, il fait moins froid !

J'aime bien les vieux. Ils racontent toujours des histoires imaginables et incroyables. Je suis d'accord de la suivre. C'est mieux de rester cinq minutes de plus avec une dame. Debout, toute seule, une grille glâçge dans mon dos, c'est pas une vie de justice. Surtout, mes tripes et mes

boyaux bougent depuis ce matin; ils sautent jusqu'à ma bouche et ils jouent au manège sans mon autorisation. A deux, j'oublie mon ventre et la vieille se souvient plus du froid. C'est un échange correct !

Je retrouve ma place sur un autre banc. Moustique se cache dans les fourrés.

— Tu n'écoutes pas ! C'est pas très poli pour une petite fille bien élevée !

— Si, si, j'écoute...

— C'est le seul mot possible.

— Ah, bon...

— Abandonnée, oui ! J'ignore où ils sont depuis bien des années. Mes fils m'ont abandonnée comme... comme...

— Un chien !

— Justement non ! Moustique est fidèle !... J'ai tout caché à mes voisines...

— Elles le connaissent votre chien !

— Laisse Moustique ! Il n'est pas... Je te parle de mes trois fils, mes enfants.

— Oui, je sais : ils ont abandonné leur mère.

Les gosses de cette vieille, la pauvre, ils ont pas honte. Tout à l'heure, je l'entraîne à la maison. Dès la sortie du square, je la présente à mon père. Il fait connaissance des voyous, cogne sur leur figure et dans leur cœur à mort. Ils ont le nez qui saigne et des bleus éternels sur le front. Tous les matins, au lever devant la glace,

ils se regardent et n'oublient plus jamais leur mère.

— J'ai honte, honte devant mes amies. Je ne dis rien. Je les rencontre chaque jour. On boit du thé ensemble. Aucune ne connaît ma peine. Je la cache. Je vis dans le silence. C'est ça, la solitude... Une mère abandonnée c'est une mauvaise mère. Voilà ce que les gens disent ! Pourtant, c'est injuste et faux ! Je les aime et je les élève encore dans mon cœur... Si mes voisines l'apprennent... Je... Je n'oserai plus jamais sortir de chez moi. Et c'est obligatoire une petite sortie chaque jour. Moustique en a besoin.

Cette vieille n'est pas pratique. Pourquoi elle l'autorise pas à chier dans le lavabo ? La solution est commode pour tout le monde : elle rougit plus devant ses voisines et mon père ne balaye plus ses crottes de chien.

— J'ai un secret...

C'est chic et formidable, un vieux. Ils sont d'accord que les secrets existent.

— Oui... J'écoute.

— Tu dois promettre avant. Entre toi et moi. Personne d'autre !

Je connais pas ses copines. C'est facile de lui jurer mille fois. Je lève la main...

— Non, l'autre ! La droite ! J'obéis. Elle a raison. On jure avec la main qui dit bonjour du fond du cœur. La gauche c'est

celle du diable. Je suis impatiente de son secret, alors je fais l'erreur idiote et grave. Je me corrige et j'obéis.

— Promis. Juré !

Elle tourne la tête. Quoi ! Elle a changé d'avis ? Je respecte toujours une promesse. Une fois définitive : je le garde éternellement.

— Où est Moustique ? C'est incroyable, l'amour !

— Il est dans le fourré. *

— Tues sûre ?

— Oui, oui, je l'ai vu.

— Bon... Ne le répète jamais : j'ai fait un gros mensonge à mes voisines. Elles sont curieuses et m'interrogent toujours. Alors, j'écris moi-même des lettres. Une à chaque fils. Je les invite chez moi. Je sers le thé. Je prends mes lunettes et ma loupe : cher Paul, cher Pierre, chez Jean... Tu comprends?... Je lis des fausses lettres à mes vrais enfants. Mes voisines sont en admiration et moi, rouge de bonheur.

— Et après ? Où elles vont les lettres ? Elles n'ont aucune adresse !

— Ne pose pas cette question ! C'est pas gentil ta curiosité.

Elle est gonflée ! Elle m'accroche dans mon coin contre une grille, je lui demandais rien. Elle me traîne de force sur un banc mouillé

et promet un secret du début à la fin. Elle se dégonfle à moitié et elle m'accuse moi-même !

— Elles vont nulle part...

— Vous recevez pas de réponse ?

— Non, évidemment c'est triste.

— Vous les jetez pas à la poubelle, j'espère !

— Bien sûr que non ! Je les cache dans une boîte sous terre dans mon jardin.

— Comme un trésor ?

— Oui, c'est ça : comme un grand trésor.

Elle sourit. Elle est bizarre, cette vieille. Elle a vraiment des fils ou c'est celui-là le mensonge ? On écrit pas des fausses lettres à des vrais fils ! Elle les invente ses gosses ou quoi ? Peut-être, oui. Et elle m'invente aussi à côté d'elle... Je suis pas là. Ni idiot ni enfant perdue au fond d'un square. Ni assise le cul mouillé comme une pisseuse.

— Mes garçons travaillent dans d'autres pays, ailleurs. Voilà ce que je dis à mes voisines... L'autre fois, j'étais si fatiguée d'écrire aux trois... J'ai failli tuer Paul au loin. Je me faisais le visage triste... J'étais au bord d'annoncer sa mort à mes amies... Une lettre en moins. Mes doigts et ma vue me font mal... Mais l'idée affreuse de le tuer, non. C'est mon fils, malgré tout.

Elle n'est pas fatiguée. Elle est folle, oui ! J'aggrave ni sa peine ni son cas désespéré. Je

fais semblant de croire que ses trois fils existent. Du coup, moi, je suis là aussi. Un jour, mon père m'a dit : « Si y' en a un qui m' parle, c'est qu'il est abandonné par ses cousins ! »

Elle ouvre son sac et sort, en me regardant, une broche de son porte-monnaie. J'ouvre la main et elle la pose dessus.

— Tu sais écrire ?

— Non, bientôt. Pas encore.

— Alors, bientôt, toutes les deux, on aura un autre secret.

— Lequel ?

— Bien sûr, mes voisines demandent tous les matins : pas de réponse ? Je ne peux pas inventer l'écriture de mes fils !

— Oui, j'écoute.

— Tu écriras à la place de Pierre, Paul et Jean... C'est formidable cette idée, non ?

Je pense qu'il faut pas exagérer à ce point-là. Heureusement, je suis analphabète. C'est terminé : je veux plus jamais un jour d'école. Sinon, j'apprends et elle me sort un porte-plume tout de suite. Et j'écris « chère maman » à une vieille toute nouvelle dans ma vie. Et je signe Pierre, Paul, ou Jean. Et si mon père l'apprend, il me tue immédiatement. Il ne m'enterre même pas : il ne creusera jamais la terre pour des inconnus pareils. Surtout, il gueule : « j' t'envoyé à l'école pour signer ton

nom. A la finale, tu m' sors d'autres noms catastrophiques. J' croyais pas ça d' ma fille. J'croyais elle est intelligente comme son père. J'croyais elle est fière. Et r'garde-moi ça : elle s'appelle Georgette ! »

La vieille sourit et cette fois-ci, elle m'énerve. Je serre et je desserre la broche dans ma main.

— C'est un bijou pour les jeunes filles coquettes, tu sais. Je réponds pas.

— T'es coquette, toi ?

— Elle est chère, cette broche ? » —

Non, rassure-toi : c'est une pacotille.

— C'est pas de l'or?

— Grands Dieux, non ! Je pourrais pas... Elle te plait pas, petite coquine ?

— Non ! Si c'est pas de l'or, elle va se rouiller! C'est pas un beau bijou. Même un rat préfère ce qui brille.

— Bô, bô, bô...

— C'est toi qui nourrit ton chien ?... Bien sûr ! C'est toi. Alors c'est normal ton chien fidèle, sinon il crève de faim !

Je jette sa merde par terre et je me sauve en courant.

— Bô, bô, bô... Mais je te reconnais ! C'est toi qui a botté Moustique !

Je cours dehors. La maîtresse me recherche au volant. Elle fouille les rues l'une après l'autre. Mais je suis pas folle : derrière la gare, je connais un dépôt. J'y vais souvent jouer avec mon frère. Sauf quand il me supporte pas du tout en face de ses copains.

Je cours là-bas et je me cache dans une poubelle toute ma vie, jusqu'à ce soir. Ensuite, je sors à l'ombre. La maîtresse est une voiture de jour. Moi, je suis une étoile invisible dans le noir. De toute façon, elle regarde pas le ciel. Elle me recherche dans les égouts. Cette nuit, je cavale une dernière fois. J'arrive au but et je lui explique tout : c'est impossible qu'il me donne pas raison.

Je traverse la palissade par le trou habituel. Je passe le corps à quatre pattes... Ça y est !

— Dis donc, toi !

Elle a une jolie voix, cette gosse. Je prends la poupée dans mes bras, je la réchauffe et je l'embrasse.

— T'es toute nue...

— J'ai pas froid !

— C'est pas une raison. Toute nue comme une saleté c'est vraiment la honte totale... Je t'habille!

J'enveloppe la douce dans du papier journal.

— Voilà ! Maintenant, t'es belle !

Je m'assois et je lui fais une place sur mes

genoux. Je lui caresse les cheveux. Ils sont sales. C'est pas grave. Ce soir, je lui lave la tête.

— Tu viens tout à l'heure, chez moi. Je te nourris bien et tu fais ce que tu veux. Sauf des bêtises.

— Oui, je veux bien y aller. Mais je traîne pas dehors ! On y va ?

— Non, pas tout de suite. El...

— Elle recherche encore, tu crois ?

— Comment tu sais...

— C'est facile. Sinon, tu n'es pas là. Au contraire, tu manges des lentilles à la cantine avec Mireille. La belle vie quoi !

Je ris et je l'embrasse plus fort. C'est formidable et stupéfiante comme moi, cette poupée. Je la réchauffe de tout mon cœur. Elle me ressemble comme ma fille.

— Bien sûr... Toi, normalement, tu ressembles aussi à ton père...

— Non, je suis perdue. Si je rentre pas, il me trouve là et il me tue. Et il massacre pas les gens qui lui ressemblent !... En vérité, il me cherche même pas. Je me débrouille toute seule ou bien il a pas besoin de moi...

— C'est sûr. Une gosse perdue c'est une orpheline de la honte. Il a raison de te sauter dessus : « J'ai tout vu. La misère affreux, la faim, l' travail esclave, l'insulte et l' coup d' pied. T'es bon, t'es mauvais : tu payes. Tu

payes c' que tu l' mérites pas. Mais j'ai toujours rentré chez moi ! Toi, tu t' sauves !... Ecoute : la race de l' fugitif c'est l' plus pire. Personne le veut ou qui l' ramasse. J' préfère qu' tu mort qu' ce chemin-là. J' t'ai tout donné pour qu' tu trouves ta route. Et toi, tu t' sauves ! Tu m' dés-honores devant tout l' monde. Tu traînes dans la rue comme une saleté. Et tu racontes qu' ton père c'est un âne-alpha-bête... Des générations et des générations, on est restés propre. Toi, même pas huit années, tu m' ramènes une saloperie dans l' monde entier elle existe pas ! Ma fille elle est perdue. C'est fini : t'es plus ma fille. J' l' voulais pas... Le Dieu il est témoin : c'est pas d' ma faute. J'ai pas jeté ma langue dans les ordures. J' t'ai tout expliqué. » J'applaudis son imitation des deux mains.

— Exactement, la douce. Oui...

— Oui, quoi? C'est pas ton cas. T'es pas perdue. T'habite entre l'école et la gare. Presque au milieu.

— Je sais.

— On y va ?

— Bientôt... T'as faim tout de suite ?

— Non... Rentre chez toi et laisse tomber l'écriture. Regarde ta mère : elle écrit pas et elle se porte en bonne santé. Ton père aussi, il est d'accord. T'inquiète pas. L'école c'est important seulement si ça vaut le coup... Il est très au

courant : te casse pas la tête... Franchement, signer Georgette pour une vieille dingue ou

- pour une cinglée en voiture, c'est de la folie ! Au contraire, tu es sa fil... Qu'est-ce que tu as ?

Il est assis, intelligent et calme, sur sa chaise.

— Papa ?

— Qu'est-ce qui s' passe encore ?

— Rien...

Les chiens aboient dans l'immeuble. Un clochard chante des cochonneries dans la rue. Je parle et je gomme avec ma voix cette chanson honteuse et incroyable.

— Papa...

— Humm...

— Je suis ta fille ?

— Bien sûr.

— T'es content de moi ?

— Ça va.

— Tu regrettes pas ?

— Quoi l'regret ?

— Que je suis ta fille ? L'autre a dit que tu me voulais pas.

— Ton frère, il écoute n'importe quoi dehors. Il sait même pas c' qu'il parle !

— Oui, il a dit que tu veux pas des enfants !

— De c' côté-là, d'accord. C'est presque un regret... Ta maman, elle a voulu. Elle veut cinq, six, sept... Elle veut l' village !

— C'est formidable d'être beaucoup dans une maison ! On rigole.

- Moi, j' rigole pas ! Allez tais-toi ! Tu parles des choses qui t' regardent pas !

Il tourne la tête ailleurs. Pourtant, je parle pas des trucs dégueulasses !

— Moi, l' village des mal élevés, ça m'intéresse pas ! Faut qu' j'travaille pour l' donner à manger. En plus, les enfants comme vous autres, vous s'rez perdus.

Je saute debout sur ma chaise.

— Je serai jamais ! Jamais !

— Déjà, t'es folle ! Regarde-moi ça ! Assieds-toi normalement, assieds-toi... Mange une banane et reste tranquille. Croque dans les vitamines, c'est bon.

J'obéis sous ses yeux. Il aime que je mange même si c'est obligatoire qu'il travaille pour.

— Vous l's'rez pas... Et ben, tant mieux. Mais j' l' crois pas. Vous aurez été élevés chez les Mau-Mau, c'est mieux... La vérité, on va dire : j'avais pas besoin les enfants dans l'catastrophe d'ici.

— Les Mau-Mau c'est les copains de ton père ou quoi ? • Je ris.

— Il travaille avec eux ? Et ils font des bêtises ensemble quand le chef regarde pas.

Je ris encore. Je la quitterai pas, cette gosse. Elle grimpe sur mon épaule et chante doucement dans mon oreille. Sa voix s'envole. Je voyage dans le ciel sur les ailes d'une hirondelle.

— Tu chantes comme un ange.

— Tu n'es pas sourde alors...

— Pourquoi sourde ? Jamais de toute ma vie. J'écoute tout. Surtout les voix. La tienne, je l'ai remarquée tout de suite.

— La mienne, c'est vrai... Mais celle de ton père n'est pas terrible...

— Ah bon ? Je croyais, au contraire... Il chante bien, pourtant.

— Non, non... Il gueule. Il aboie comme un vieux chien et fatigué. Surtout, il perd la musique. Et ses paroles c'est de la folie de mauvaise qualité. Je veux pas te vexer. Je dis la vérité. De toute façon, tu peux pas choisir ton père. Tu te fais des idées...

— Ah oui ? J'étais sûre, et au contraire ? Il gribouille, il chante faux...

— Exactement... Toi, t'es une gamine formidable. Mais lui... Remarque : il est gentil et généreux. Mais si tu regardes ses mains, c'est pire.

— D'accord là-dessus ! Mais sa voix ?

— Tu veux une preuve, têtue ? Toi ! t'es drôle-

ment coincée entre son sang caillé et l'autre cinglée... Et lui ! De quel côté il est ? Il gueule, il chante des horreurs comme : je te tue ! C'est pas de l'amitié !

— Au début, tu disais l'inverse...

— C'était autre chose... T'arrives, t'es affolée comme une abeille enfermée dans une voiture... Soi-disant, t'es perdue. Tu m'habilles et tu m'embrasses... C'est difficile de te parler franchement. Mais là, je peux plus mentir !

— Alors ?

— Il chante faux parce qu'il ignore où il est. Toi, tu connais ta route ! On part dans cinq minutes. D'accord ! Mais lui ! C'est possible qu'il te donne pas raison. Pourtant, c'est plus une fugitif, sa fille ! Normalement, il est de ton côté : elle se ramène chez toi après ton retour, il lui saute à la gorge et toi, tu meurs de rire. Seulement voilà ! C'est pas sûr ! Pas du tout, même ! Tu rentres... patatrac ! Elle est là ! Tranquille et grosse, comme d'habitude. Elle bouffe tes gâteaux et il lui sert le thé. Dès qu'il te voit, il te casse la figure. Devant toute l'école. Bien sûr, elle est seule sur le coup. Sauf que demain elle raconte le scandale à tout le monde... A ta place, je supporte pas une honte pareille ! Alors ? Qu'est-ce que tu fais ? Tu te sauves encore une fois ? La tête toute cabossée avec des bleus partout ? Je te

préviens : on repère une peau bleue à plusieurs kilomètres devant.

Je jette la poupée par terre. Je l'abandonne, qu'elle crève ! et je fais le tour du dépotoir, à pied. Peut-être, je trouve mon frère. C'est le seul capable.

Un jour, il insulte un voisin gros et rouge violet. Il rentre peinard à la maison et il s'installe à table, c'est tout. Il raconte rien. Moi, cette fois-ci, je rapporte pas non plus. On mange et, une fois sur deux, on s'envoie des coups d'oeil. Ma mère le remarque : elle ne dit rien devant mon père. Au contraire, lui, il s'énerve.

— Ah bon! Y'a l' secret maintenant dans cette maison !

Le gros frappe à la porte et lui montre son fils du doigt.

— Tas de graisse de viande de porc !

Mon père, la bouche pleine, tout à coup se jette sur mon frangin. Et il le tue.

Ensuite, il propose un café au voisin. Le gros refuse net et il s'en va. Avant, il serre la main de mon père.

— T'insultes les voisins dehors ! Tu m'déshonores! Moi, je m' présente propre et toi, tu m'salis dans mon dos. Normalement, si je suis pas là, c'est toi l' bonhomme! C'est toi qui éduques ta sœur. C'est ça, l' modèle que tu donnes ! D'accord, j' dis pas l'contraire : il sent

mauvais l' cochon et le vin, ce gars-là. Mais sa graisse c'est sa nature. T'es pas l'bon Dieu pour le changer. Y t'plaît pas ? Tu l'regardes pas ! Un gars dégueulasse comme lui, c'est pas la peine. Et l'histoire est terminée !... Demande pardon à ta mère. Moi, pour l'instant, j'ai pas besoin de toi!

Je marche. La solution c'est de rentrer maintenant... J'attends ni la nuit des étoiles ni autre chose. Je cours, et je frappe à la porte la première. Juste avant la maîtresse. Sur le palier déjà je raconte tout. Le secret dans une maison c'est pas pratique. J'explique, miette par miette, du début à la fin. Toute la famille écoute. Mon père s'énerve, évidemment.

— Tais-toi!

Ma mère s'est jetée sur lui.

— Laisse-la parler! Ma parole, des fois, je croyé j'ai marié avec un dingue. Tiens-toi cinq minutes.

La sonnerie cloche. La maîtresse frappe.

Mon père se lève et ouvre.

— Soyez la bienvenue ! Vous êtes chez toi ! _

Mon frère s'avance.

— Bonjour, madame ! Votre voiture est bien garée? Sinon, c'est la police et l'amende...

M'man, je descends acheter des gâteaux à la dame! Ma mère lui serre la main.

— C'est toi, l' maîtresse de ma p'tite fille.. Eh oui... Entre, s'il vous plaît... Entre. Mon père l'amène dans la salle à manger.

— Toujours, je dis : j'viens à l'école vous voir... Assieds-toi. Prends une chaise, s'il vous plaît... Mais à chaque fois, y'a l'travail, à chaque fois y'a l'souci... Si y' avait pas les gosses... L'éducation d'les enfants c'est quelque chose ! Faut l'courage ! Heureusement, y'a un Dieu... Sinon, c'est l'catastrophe ! J'me demande toujours après l'patience d'un professeur... Trente d'un seul coup dans la classe! Moi, avec deux, j'm'en sorte pas !... Va aider ta mère à la cuisine, toi !

— Oui, papa. _
je

*f w» «»

— Si ma femme, elle m'écoute : deux enfants c'est suffisant !... J'le croyais pas quand j'étais jeune, pas marié... J'fais les histoires à mon père. Maintenant... La vérité, on va dire : pour savoir la valeur des parents, il faut avoir les enfants. Il faut élever au moins un... Comme ça, tu l' connais l'problème... Tout c' que les parents sont fatigués pour toi... C'est normal : tous les enfants, ils ont donné du mal à leurs parents. Y' a pas qu' moi. Y'a pas que l'autre.

158

Tout l' monde. Toute la terre... Même un animal, il a donné du mal à son père pour qu'il soit élevé. Chez nous, on dit : mat nod ras, rré a chab ras... Ça veut dire : le temps qu' t'élève une tête, ' ta tête propre, elle devient blanche.

Elle rit.

Dans la cuisine, ma mère prépare un plateau , à toute vitesse.

— Tu l'apportes avec moi.

— Non, je reste ici jusq...

— Tu l' portes avec moi, j'te dis. Tu restes pas dans l' cuisine tout' seule. Tu manges à la table avec tout l' monde. Tu t'caches pas ! Tu viens à côté d' moi, c'est tout. Tu parles pas ni rien du tout. Laisse ton père...

Je rentre derrière ma mère. Mon père secoue le doigt en l'air.

— ... Faut pas écouter les savants qu'y disent que l'homme, il a descendu du singe !... Et Adam et Eve ? Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils ont fait des hommes ! C'est nous ! On est pas descendu du singe... C'est pas vrai... C'est d'la blague !

Elle rit encore.

Ma mère pose le plateau sur la table.

— Mon mari, faut pas l' coûter... Toujours, il parle trop !

— Pourquoi ! Siii ! C'est très intéressant !

— Moi, malheureusement, j'l'ai pas été à l'école. C'est dommag...

159

— Bien sûr, t'as pas été ! Sous l'régime colonial, la misère affreux, le ventre vide, l'abus d'pouvoir... Où c'est qu' tu vas à l'école ? D'abord, y' en a pas... Et y t'laissent pas les colons te redresser un p'tit peu... Même la date de naissance, on l'connait pas !... C'est pareil : pour savoir la misère de l'homme contre l'homme, faut l'connaitre ! Sinon, tu t'imagines pas !

Elle baisse les yeux.

— Moi, c'est une chance sur mille : je suis pas bête. J'l'ai étudié tout seul... Ma mère sert le thé.

— J'l'apprends un p'tit un p'tit. Mais j'ai la tête dure. J'vais dans l'école du soir... Ma fille, de temps en temps, elle m'montre une lettre ou deux.

Mon frère débarque avec les gâteaux.

— Moi, quand je serai grand, je serai médecin!

Elle sourit. Et son sourire est triste. Derrière mon frangin se pointe mon oncle.

— Soyez la bienvenue, madame ! Elle se lève.

— Bonjour, monsieur. ! — Bouge pas. Reste assis, c'est pas grave.

— Merci... Je dois partir.

Mon père n'est pas d'accord.

— Allons, allons, madame. Tu manges pas les gâteaux? *

Ma mère insiste.

— Oui, oui... Il manque rien.

— Merci... Je... Mes enfants m'attendent.

Sinon...

— Ah ça ! Les enfants c'est l'souci mais c'est primordial.

Il l'accompagne. Elle serre toutes les mains. ',
Mon père lui ouvre la porte.

— Tu viens quand vous voudrez ! Vous êtes chez toi ! A la prochaine, madame.

— Au revoir, monsieur.

La maîtresse roule en voiture. Moi, je rentre à pied. Je prends les petites rues. Ici, je la rencontre pas. Une bagnole c'est une handicapée. Elle ne conduit pas sa route partout et n'importe où. Surtout, je joue ma chance : un coup sur deux et j'arrive avant elle !

Je marche. Il fait jour. C'est mieux : je vois plus clair. Il ne faut jamais courir en fuite... J'ai abandonné la poupée, c'est un regret.

— Tu te fais une erreur ! Je suis là... Qu'est-ce que tu imagines? Elle viendra jamais toute seule chez toi ! C'est tout à fait le contraire !... Il est tranquille chez lui, en pantoufles et déguisé comme d'habitude... Elle envoie la police et le convoque d'urgence à son bureau. Les gendarmes frappent, il ouvre. Tout de suite, il

imagine une bêtise grave de ton frère. Sans discuter, il le tue avec ses mains sur place. Ton grand-frère meurt et toi, tu perds immédiatement quelqu'un de ton côté ! Et je parle même pas de ta mère ! Elle se jette sur lui et sur le corps de ton frère. Elle se griffe le visage et se cogne la tête contre les murs. A ce moment-là, la police compte deux morts. Elle arrête ton père. C'est le scandale total. Et l'assassin termine sa vie au tribunal devant tout le monde. La maîtresse est dans le public. Et t'attends encore qu'elle te regarde !

Cette poupée c'est un diable sur terre et dans le monde ! Je me débarrasse d'elle d'un coup de pied et je cours. Vite... Je me dépêche. Ses petites jambes de crapaud ne rattraperont pas ma vitesse. Je ris... la bouche ouverte. Et je respire à fond. La prochaine rue, je traverse la grande, et je suis presque arrivée... Je ris.

— Tu rigoles, ma fille... Mais t'ignores c' qui t'attends ! Si tu m'écoutes, j'te préviens... Y' avait un militaire du nom de son père : Bendaoud. C'était quelqu'un de la riche famille. Il a fait les études et il est rentré dans l'armée jusqu'au grade de colonel. Un jour, y' avait l'problème dans son travail avec un soldat du nom de son pays : Lefrançois. Tous les deux, l'un en face l'autre, ils ont passé devant l'tribunal militaire. Et l'tribunal, il a donné raison au

soldat. L'colonel, il croit pas ses yeux : comment ça s'fait on lui donne tort? C'est lui l'colonel ou pas ? Alors, il a dit...

— Et après ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a suicidé... Voilà ma p'tite biquette si tu comptes sur leur parole. Voilà c' qui t'arrive si tu cherches après eux qu'y t'regardent.

Je grille un feu et je traverse. Le bonheur est dans...

La roue de la voiture est sur mon ventre.

J'ai déchiré mes vêtements. Je suis toute nue comme une saleté. Je saigne sur la rue. J'ai joué ma chance : manque de pot. J'étouffe au fond d'un encrier

*Achévé d'imprimer en août 1986
sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*

N« d'Édition : 1071. N° d'Impression : 1845-1217. Dépôt légal : septembre
1986.

Imprimé en France